

17. JUL 1928

Huitième année, N° 16

Publication hebdomadaire
Un an : 47,50 frs ; six mois : 25 frs
Le numéro : 2,00 frs

530

Bibliothèque de l'Université
de Liège. — Périodiques

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices de

Son Eminence le Cardinal MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

Sommaire du vendredi 13 juillet 1928

La foi qui guérit
Le portrait de Gœthe
En lisant Taube
Les épouses à tout faire
Léopold I^{er} et Metternich
Bloc-notes littéraire
Comment Erasme perdit ses premiers amis
A propos de l'Alsace

D^r Henri Gailly
Johannès Jørgensen
Comte Perovsky
Jeanne Cappe
A. De Ridder
Paul Halfants
Pierre Debongnie
Abbé R.-G. van den Hout

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le VIII^e centenaire de l'Abbaye de Grimberghen,
Mgr J. Schyrgens. — France.

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim
Tâ. : 220.50. Compte chèque postal : 489.16.

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 355.000.000

Réserves : 35.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
Comptes de Chèques et de Quinzaine
(taux variable)

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --
Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres
Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis St Gilles, St-Gilles;
Place Saintelette, 26, Molenbeek;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue du Bailly, 79, Ixelles.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

Capital . . . fr. 400.000.000.—
Réserves . . fr. 504.657.742.94
Total . . . fr. 904.657.742.94

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en provinces par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 375 villes et localités importantes du pays.

VOLKSBANK VAN LEUVEN

(Banque Populaire de Louvain)

Rue de la Monnaie, 9 LOUVAIN

Capital : 30.000.000 francs.
Réserves : 7.300.000 francs.

19 SUCCURSALES ET AGENCES

Toutes opérations de banque, de bourse et de change
aux meilleures conditions

LOCATION DE COFFRES-FORTS

CREDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME



SIEGES

ANVERS : 36, Courto rue de l'Hôpital

BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

175 Succursales et Agences en Belgique

FILIALES

à PARIS

20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG

55, boulev. Royal



Banque - Bourse - Change

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La foi qui guérit
Le portrait de Gœthe
En lisant Taube
Les épouses à tout faire
Léopold I^{er} et Metternich
Bloc-notes littéraire
Comment Erasme perdit ses premiers amis
A propos de l'Alsace

D^r Henri Gailly
Johannès Jørgensen
Comte Perovsky
Jeanne Cappe
A. De Ridder
Paul Halfants
Pierre Debongnie
Abbé R.-G. van den Hout

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le VIII^e centenaire de l'Abbaye de Grimberghen, Mgr J. Schyrgens. — France.

La Semaine

♦ Ce n'est, certes, pas un sentiment de fierté que fait naître cette partie du discours de M. Hymans à la Chambre où notre ministre des Affaires étrangères expose l'état de la question hollando-belge. Dix ans après une victoire rendue possible — que de fois ne l'a-t-on pas solennellement reconnu? — par le sacrifice de la Belgique neutre et loyale, nous ne sommes toujours nulle part. Ni par nous-mêmes, ni par l'intervention de nos alliés d'hier, nous n'avons encore pu obtenir que soit résolue une question vitale pour nous. « Les principales voies d'accès d'Anvers sont non seulement soumises à la souveraineté d'un Etat étranger mais elles offrent cette autre particularité qu'elles ne sont d'aucun intérêt immédiat pour cet Etat. » Et pourtant « tandis que les revendications belges sont conformes, non seulement à l'esprit du traité de 1839, mais encore aux besoins économiques et au droit international, la résistance qu'elles rencontrent dans certains milieux tend, en empêchant l'amélioration des voies qui servent à tous, à favoriser un port en contrariant le développement du port concurrent ».

L'on comprend que la Hollande n'apporte pas un zèle particulier à coopérer à la prospérité d'Anvers; on comprend moins, on ne comprend même pas du tout que ni Paris, ni Londres, ni Rome, ni New-York n'aient réussi, après dix ans, à nous faire rendre justice par notre voisin du nord — qui ne s'est pas, elle, dévouée pour que la Force n'écrase pas le Droit (ô vaine phraséologie)...

Peut-être n'avons-nous pas osé parler assez haut, ni assez ferme. Peut-être, trop pusillanimes, avons-nous négligé d'enthousiasmer notre opinion publique pour un grand intérêt national. Le langage de M. Hymans reflète bien cet académisme pas très digne d'une Belgique victorieuse : « Nous ne pourrions point, à défaut d'amicale coopération (hollando-belge), renoncer à assurer des intérêts essentiels. Nous devrions poursuivre notre politique de communications et de transports en ne nous préoccupant que de nos nécessités propres et, d'autre part, nous serions amenés à rechercher dans le domaine international des garanties que nous n'aurions pu trouver dans un accord bilatéral.

« Mais, ayons confiance. Les revendications modérées que nous soutenons finiront par prévaloir, car elles sont conformes à l'intérêt international et correspondent à l'évolution des idées économiques et du droit. »

Un peu moins de confiance et un peu plus d'énergie feraient mieux notre affaire...

♦ Paix, sécurité, réparations... on en parle toujours. Pacte contre la guerre! Très bien et tous les Belges y applaudiront, quitte à ne pas trop croire à l'efficacité de cette « manifestation de bonne volonté des peuples » comme la qualifie M. Vandervelde.

La bonne volonté des peuples! Celle de l'Allemagne qui s'applique à faire reviser le plan Dawes? Celle des Etats-Unis qui soutiennent mordicus que pareille révision est indépendante de la question des dettes interalliées alors que, comme l'a dit M. Van-

dervelde, « si on réduisait, ne fut-ce que d'un tiers le paiement à faire par l'Allemagne, le résultat serait que seuls les Etats-Unis (ces enrichis de la guerre) toucheraient quelque chose des sommes à verser par l'Allemagne »?!

Et M. Vandervelde a plaidé l'évacuation de la Rhénanie. Nous croyons aussi qu'après toutes les erreurs de l'après-guerre, après les abandons et les concessions, bref après avoir permis à l'Allemagne vaincue de gagner la paix, l'occupation, qui doit finir normalement en 1935, n'a, hélas!, plus guère d'utilité en 1928. Peut-être même nuit-elle à nos intérêts.

Evidemment, ce n'est pas à Bruxelles, mais à Paris et à Londres (sans nommer New-York), que se décidera éventuellement une évacuation anticipée. N'attachons pas trop d'importance à l'événement. Mais ce qu'il ne faut pas se lasser de répéter quand on entend M. Vandervelde ou d'autres préconiser une politique de rapprochement, c'est que nous attendons toujours que l'Allemagne fasse un geste...

« En Belgique comme ailleurs, s'est écrié le leader socialiste, il y a des forces, de très grandes forces, qui travaillent pour l'entente et la réconciliation des hommes. Il y a les socialistes; il y a l'Eglise; il y a aussi les gens d'affaires qui constatent que notre commerce avec l'Allemagne devient aussi important que notre commerce avec l'Angleterre; il y a enfin les peuples qui veulent la paix et qui souhaitent ardemment que les gouvernements comprennent leur pensée profonde et fassent œuvre de pacification et de rapprochement. »

Mais qu'ont donc obtenu ces fameuses forces... en Allemagne? On voit bien les efforts faits pour que nous nous rapprochions de notre agresseur d'hier, mais que fait le vaincu pour se rapprocher de sa victime?...

On ne peut se défendre de l'impression d'une Allemagne impassible jouant admirablement du principe d'inertie et qui attend, non sans un certain cynisme, qu'on vienne à elle puisque la paix générale rêvée et déclarée n'est possible qu'avec son concours...

La limite — pour parler mathématiquement — de cette attitude serait un Reich blanchi de ses fautes, acquitté de ses dettes, et même payé pour... qu'il daigne condescendre à... « jouer avec »...

♦ Le maréchal Pilsudski, ex-dictateur de la Pologne, a donné sa démission de président du Conseil. Il a expliqué publiquement pourquoi, et ses raisons ne sont pas drôles! Quelle diatribe contre la démocratie politique et le parlementarisme! Jamais Mussolini n'en a dit autant. Et venant d'un ancien socialiste, qui a essayé de gouverner un pays neuf, né de la guerre mais que les principes démocratiques et les luttes des factions paralysent dans son développement. Nous publierons d'importants extraits de cet impitoyable réquisitoire dans notre prochain numéro.

On se demande pourquoi Pilsudski, après avoir éprouvé toute la nocivité de la démocratie politique, n'en a pas une bonne fois débarrassé son pays. La critique est féroce, mais, en se retirant, le Maréchal laisse la gangrène se développer.

La foi qui guérit⁽¹⁾

On lit ce trait dans une biographie récente de Goethe. L'amitié qui l'unissait à Schiller fut célèbre. La nuit où ce dernier mourut, Goethe qui savait seulement que son ami était gravement malade, fut agité à l'extrême et ne put s'endormir. Sa femme l'entendit qui pleurait. Quand elle parut le matin, il lui dit : « N'est-ce pas, Schiller était bien malade hier soir ? » Il y avait dans sa question un accent si désespéré qu'elle éclata en sanglots. « Il est mort ! », s'écria-t-il alors, et courbant la tête, comme s'il était frappé par la foudre, il se couvrit le visage de ses mains. On lui demanda s'il voulait revoir une dernière fois son ami, avant la mise en bière : « Non, dit-il en étendant la main, comme pour écarter cette vision funèbre... ah! cette destruction!... Non jamais. » Il avait une horreur physique de la mort, de la désagrégation, de la fin. Il avait beau se dire que la mort n'existait pas, que cette désagrégation n'était qu'une transformation, que rien ne finissait : sa foi panthéiste et son évolutionnisme philosophique ne le mettaient pas à l'abri de ces détresses nerveuses. Il refusa même d'assister aux obsèques.

Ainsi réagissait le plus olympien des hommes, en face du grand trou noir de l'au-delà. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement. Goethe s'était bâti une esthétique, avait discipliné sa sensibilité en la décapitant; il en avait exclu la souffrance et aussi le sentiment religieux. Goethe n'a jamais rien compris à l'angoisse de Pascal et la mort des martyrs était pour lui une énigme. La souffrance, comme le terme d'une vie, en s'imposant parfois physiquement, l'obligeaient à s'aveugler volontairement et d'attendre que l'orage soit passé.

Mais il faut pour cela, ou beaucoup d'inconscience, et ce n'était pas le cas du poète, faut-il le dire, ou une puissance inouïe de maîtrise de soi-même. Et que fait alors en face de ces problèmes de souffrance et de mort le commun des humains? Comment réagit l'homme de la rue? Bien simplement. Il y a deux mille ans, commença de se répandre une doctrine qui peu à peu inséra la vie dans un réseau d'habitudes et de règles de la façon la plus complète. Dans un petit livre, où elle était condensée, l'homme trouvait réponse à ses questions les plus angoissées et un soutien aux troubles qui l'agitaient. La discipline morale qui en sortit guida l'humanité civilisée, jusqu'au jour où des forces négatives la déchristianisèrent. Le monde retournait ainsi au chaos et au désordre.

N'exagérons rien cependant, les forces contraires d'ordre et de désordre moral se sont toujours affrontées; mais il fut un temps où le déséquilibre n'osait s'avouer, car il eût paru insensé de le prôner pour lui-même. C'étaient les siècles de discipline spirituelle et intellectuelle. Il semblait naturel de donner à nos facultés et à nos instincts une hiérarchie et de les régulariser par la discipline religieuse, ou encore par des règles intellectuelles héritées de la sagesse antique. L'homme aime le changement. D'où l'on est venu au point où nous sommes. Sans vouloir insister, qu'il suffise de mesurer le gâchis moral du siècle par de certaines prétentions qui osent mettre en avant le primat de la sensibilité et de la sensation et même de l'inconscient. Romantisme, décadents, dadaïstes et toutes les petites chapelles littéraires et esthétiques, métaphysique freudienne, surréalisme. C'est une véritable pathologie intellectuelle qui ne sait à quels vocables se vouer.

Et dans ce désordre qui n'est pas d'aujourd'hui, mais d'hier et de tous les temps, dans cette anarchie, que fait donc l'homme? Devant la mort, la souffrance, la maladie, comment réagit la créature humaine livrée à ses propres forces?

Sans hésiter l'on peut répondre qu'elle cherche à reconstituer par bribes et morceaux les disciplines désagrégées et chose curieuse, cette règle réinventée revient toujours en dernière analyse à copier les méthodes sorties du petit livre écrit il y a vingt siècles.

(1) Conférence faite à la Société médicale de saint Luc à Bruxelles.

Quant au médecin, que vient-il donc faire dans tout cela? Mais dites-moi, n'est-il pas l'agent le plus actif de cette reconstruction puisque sa vie se passe à répondre à l'appel de son frère souffrant et désemparé qui réclame aide et soutien? Douleurs physiques, peines morales, troubles organiques, nerveux et mentaux, déséquilibre des facultés de l'âme et du cœur, angoisses, phobies, tristesse, mélancolie, agitation, anxiété, voilà toutes choses qu'on demande au médecin de supprimer.

Et comment s'y prendra-t-il? Ne l'avons nous pas dit. Lorsqu'il s'agit de maladies plus morales que physiques et même pour ces dernières en vue de supprimer la peine de l'âme, il va copier, consciemment ou inconsciemment, peu importe, les vieilles méthodes traditionnelles des grandes disciplines du cœur et de l'esprit qu'apporte la religion chrétienne.

Aussi jetons ensemble un coup d'œil et examinons, si vous le voulez bien, comment la médecine psychothérapique choisit ses médications morales et de quelle manière elle copie les pratiques religieuses traditionnelles. En passant recherchons aussi comment elle arrive à prêcher à sa façon les vertus chrétiennes.

Il convenait à la thérapeutique psychologique de rétablir une pratique religieuse dont l'efficacité n'est discutée par personne : la confession.

Qui donc a dit : « Lorsqu'une pensée t'obsède, lorsqu'un remords tenaille ton âme, confie-le à ton frère et ton fardeau sera plus léger ». D'ailleurs, comment imaginer un traitement psychothérapique quelconque sans une confiance complète dans le médecin et un aveu de bien des faiblesses. C'est au Freudisme que revient le premier rang dans cette pratique de la confession générale et complète telle que l'exige la psychanalyse pour la liquidation des souvenirs traumatiques.

Je ne m'étendrai pas outre mesure sur les caractéristiques de cette école, mais il m'est simplement nécessaire de la voir à l'œuvre dans ses falsifications des pratiques religieuses.

Le Freudisme dont le succès ne fait pas de doute dans les milieux protestants et juifs, est une preuve patente du mysticisme qui git en tout homme et un exemple de ses aberrations lorsqu'on quitte les voies marquées par la discipline catholique. Sa propagation dans les pays qui ignorent la confession, n'est-elle pas une démonstration suffisante?

Pour dire vrai, la psychanalyse ne fait pas mieux l'examen d'une conscience qu'un prêtre qui confesse. Le mystère dont elle s'entoure, ne donne rien de nouveau et la discrétion du ministre chrétien est certainement mieux garantie que celle d'un confesseur freudien.

Par une mise en scène qui manque de gaieté, c'est le moins qu'on puisse dire, le professeur viennois met ses patients dans une sorte de relâchement intellectuel qui côtoie une demi-hypnose. C'est le recueillement du confessionnal moins l'intimité et le charme du recueillement de l'église. Le malade et son médecin sont seuls dans une pièce peu éclairée. Le premier étendu sur une chaise longue et le second assis derrière. Sous la direction du médecin qui oriente par ses questions, le sujet évoque ses souvenirs et exprime ses visions intérieures. Les séances sont longues et répétées. Il est évident que pour quelqu'un qui sait prendre les choses au sérieux, ce nouveau dispositif de confessionnal le met dans un état de désagrégation polygonale, comme aurait dit Grasset, fort favorable à l'évocation des idées subconscientes. Le confesseur freudien commence par des encouragements et réclame l'énoncé de toutes les idées qui vont se présenter à l'esprit, des souffrances et l'évocation d'une vie en général. Il guide, explique, prend des notes. Le traitement peut durer des années.

Fructueuse affaire, on le devine, pour le praticien. Enfin il

y a une règle du jeu essentielle, c'est que le pénitent freudien n'est coupable que dans le domaine du sixième et du neuvième commandement. Le reste est inexistant.

Freud prétend ainsi pénétrer dans le tréfond de l'âme. Mais pourquoi cette mise en scène charlatanesque? Pourquoi, comme l'ont remarqué très justement dans une revue médicale de Lyon deux médecins psychiatres, ne pas provoquer des confidences sincères des malades, ouvertement et sans simagrées, ainsi que font journellement, prêtres, juges, avocats, médecins non-freudiens? C'est une caricature, à vrai dire, du sacrement catholique et où se mêlent des éléments de bluff, des préoccupations mercantiles et des relents de moralité très douteuse. Sur la valeur scientifique de la méthode, qu'il nous suffise de citer M. P. Janet: « La psychanalyse est aujourd'hui la dernière incarnation de ces pratiques à la fois magiques et psychologiques qui caractérisent le magnétisme; elle en conserve les caractères, l'imagination et l'absence de critique, l'ambition envahissante, l'allure épidémique, la lutte contre la science officielle. »

Après la confession, parlons de la direction de conscience. C'est Freud encore que nous allons rencontrer avec son originalité inégalée. Lorsque vous avez avoué votre faute, dit le confesseur pour Lesbiennes et Juifs invertis, vous êtes déjà guéris. Pas toujours malheureusement et la mise à nu de la tendance déréglée n'est qu'un premier exercice.

Pour remettre ses pénitents dans le droit chemin, Freud leur dit: J'ai quatre recettes, choisissez. Par la première je formule la condamnation de la faute, mais ces foudres assez anodines suffisent rarement et je propose comme autre moyen un bon mariage d'amour avec harmonie parfaite. Fort peu pratique me direz-vous, ce genre d'union est un luxe à la portée de peu d'humains et comme tous les clients et surtout les clientes de Freud sont régulièrement mal mariés, il faut évidemment autre chose.

Alors, sublimez vos instincts, dira le moraliste, soyez savants, artistes, peintres, musiciens, apôtres, sociaux ou politiques! Cela ne nous plaît pas? Transférez donc vos instincts en aimant les autres. L'amour est un grand moyen thérapeutique. Le résultat pratique de la cure sera souvent l'utilisation du médecin qui devient support du transfert sentimental. Chose d'ailleurs compréhensible puisqu'il est dans les petits secrets, qu'on ne se gêne plus devant lui et qu'un esprit ouvert par de telles doctrines psychologiques admet et accepte ce qui effaroucherait des cerveaux plus étroits. Directeur de conscience érotique, n'est-il pas naturel qu'il devienne l'instrument actif de la cure et réponde au transfert de ses aimables et peu vertueuses clientes? Des disciples du Maître ont même établi, plus ou moins ouvertement qu'il devait répondre au transfert des clients masculins. Nous sommes ainsi arrivés au point culminant de cette doctrine.

* * *

Fort heureusement on rencontre des gens de meilleure compagnie parmi les médecins confesseurs. On en rencontre même dont les doctrines et méthodes sont d'une élévation digne d'éloges. L'école, qu'on pourrait qualifier d'action morale, nous offre un exemple typique de cette utilisation médicale des traitements issus des pratiques religieuses. Citons Dubois (de Berne), Déjerine, Levy dont l'influence est très forte. Par eux, nous serons insensiblement conduits à rencontrer la religion par l'intermédiaire de sectes à la fois religieuses et médicales si répandues actuellement en Amérique. Et ceci nous prouve combien facilement l'homme retrouve ces grands courants mystiques de l'antiquité quand l'art de guérir s'exerçait dans les temples, sous l'égide et par l'action directe des dieux.

Écoutez d'abord ce que disent ces médecins moralistes. Le docteur P.-E. Levy nous exposera ce qu'il appelle la rééducation psychique et le titre d'un de ses livres: *L'éducation rationnelle de la volonté et son emploi thérapeutique* est déjà très suggestif.

« La formule toute naturelle de la psychothérapie consistera dans les conversations, ou entretiens, du médecin avec le malade

traité. Dans ces entretiens, le médecin s'appliquera tout d'abord à tirer au clair les causes morales de l'affection constatée et à les atténuer progressivement dans l'esprit du sujet. Il cherchera à faire renaître en lui une confiance, un espoir, de plus en plus assurés dans la guérison, en combattant ses craintes, ses idées plus ou moins erronées ou singulières, en lui montrant combien les troubles qu'il éprouve sont liés pour une grande part à des influences morales, en décomposant sous ses yeux le mécanisme surtout psychique! Il lui faudra, de même, d'accord avec le malade, rechercher les tendances diverses de caractère qui ont pu entrer en jeu dans la production de l'affection dont il souffre, et en constituent, en quelque sorte, les racines mêmes (impressionnabilité habituelle, défiance de soi, etc.) et l'inciter progressivement à les rectifier sous la direction du médecin. »

D'autres pousseront plus loin la tendance, recherchant une véritable réfection systématique du caractère, c'est-à-dire la création d'une morale pratique. Et l'on ne peut qu'approuver, sans l'ombre d'une restriction, leurs louables intentions. Mais en même temps, n'est-on pas en droit de rester fort sceptique sur les résultats qu'ils obtiennent? Evidemment la thérapeutique de Dubois procède d'excellents principes et participe d'une haute valeur morale. Faire de l'éducation de soi-même et de la connaissance de la vérité, la base du traitement, indique chez ce médecin, un sens élevé des valeurs humaines. Mais, réfléchissons un instant à ce que peut apporter de forces morales réelles à une malade, la bonne et brave philosophie enseignée au lycée et que préconise Dubois. « Pourquoi, nous demanderons-nous avec un maître de la psychiatrie française, pourquoi cette philosophie-là, déjà un peu vieillotte, doit-elle suffire pour donner le calme et le bonheur à tous les esprits? Autrefois Lucrèce a présenté dans des vers superbes, le matérialisme d'Épicure comme la consolation suprême des esprits malades et des âmes inquiètes. Toutes les philosophies successivement ont prétendu jouer ce rôle, pourquoi choisir celle-ci comme une panacée? Pourquoi déranger les convictions religieuses de celui-ci ou le matérialisme tranquille de celui-là? Êtes-vous bien sûr que votre manuel classique leur apportera plus de foi et plus d'espoir? » Paroles sceptiques, mais en même temps, pleines de sagesse. Il ne faut pas nous payer de mots. Qu'est-ce que la vérité philosophique pour une âme que tourmente la névrose? Cette vérité, ce n'est pas dans un manuel pour candidat en philosophie et lettres qu'on la prendra, mais bien mieux dans un sermon où quelqu'un vint un jour dire aux hommes: Heureux ceux qui pleurent, heureux les pauvres!

* * *

Des hommes, jeunes ou vieux, des femmes, vivant dans les milieux les plus élégants, habituées aux raffinements de la vie mondaine, quittent le monde, maison, famille, pour se réfugier dans des oasis artificielles, loin des agitations extérieures et se retrouver en eux-mêmes. Ils laissent la liberté et leurs habitudes les plus chères pour se soumettre à une contrainte rigide et uniforme. Ils s'isolent ou vivent en petits groupes et dans cette communauté cherchent encore la solitude. Et là, un directeur dirige leur conscience, les éduque, refond leurs âmes.

Ce sont... des religieux, me direz-vous? Et vous parlez de couvents, ou pour le moins de maisons de retraite? Aucunement. C'est un mobile très égoïste et très personnel qui pousse ces gens, et ce qu'ils recherchent, c'est la santé et l'équilibre d'un organisme délabré. Appelez ces maisons comme vous voulez: maison de cure, maison de repos, sanatorium: ce sont en fait des couvents laïques. Des mondains, des favorisés de la fortune, surtout des femmes, vont ainsi s'installer dans des hôtels qui n'ont rien de monacal, mais se cachent au fond d'un grand parc, et là, acceptent les règles de vie les plus rigides: heures de sommeil réglées, nourriture pesée, menus imposés, promenades dosées, douches, massages, correspondance surveillée, visites de la famille réglementées et à de longs intervalles; distractions, vie sentimentale, tout est abandonné à une surveillance continue et, au surplus, la journée

GRAND PÈLERINAGE en ESPAGNE et en FRANCE sous la direction du R. P. Louis HUMBLET S. J.,
de la Résidence du Gesù, à Bruxelles.

Départ le 20 Août 1928

S'adresser aux PÈLERINAGES EDGARD DUMOULIN, 147, BOULEVARD ADOLPHE MAX 147, BRUXELLES

s'assaisonne d'une heure de conversation psychothérapique avec le médecin chargé de la rééducation, le directeur de conscience laïque. Ne dites pas que je force la comparaison, les maîtres de la psychothérapie classique rangent les cures d'isolement, les cures de repos, dans les pratiques issues des méthodes religieuses. D'ailleurs, avouez-le, quel moyen puissant de remettre l'équilibre dans un cerveau, que cette retraite volontaire. Plus d'un y a retrouvé la paix intérieure et le sommeil, il a appris à ordonner sa vie jusqu'alors agitée au gré des caprices. Il s'est sauvé de lui-même et de l'énerverment.

Et puis quel merveilleux moyen pour se connaître soi-même et se retrouver dans son vrai fond! Se connaître, c'est en réalité la première thérapeutique pour bien des maladies physiques ou morales; se connaître, pour doser son activité et se maîtriser.

Aussi, ces longues retraites reviennent à faire un bon examen particulier. Je ne sais si on y pratique la méthode indiquée par saint Ignace, mais il est certain que ce serait très souhaitable. Imaginez quelqu'un voulant se corriger d'une phobie, d'une impulsion, d'une nervosité épuisante et s'appliquant à noter sur un petit carnet plusieurs fois par jour, à heures fixes, ses défaites et ses victoires sur lui-même, s'obligeant aussi à chaque manquement, à faire un geste de contrition. Le compte et les comparaisons de jour en jour, sous la surveillance du médecin directeur de conscience, porteront rapidement leurs fruits, soyons en persuadés.

A ces pauvres malades agités, tenaillés par toutes les misères de l'esprit, on apprend aussi à mettre leurs idées en ordre, à les ranger selon leur importance, à les lier les unes aux autres. Car à quoi servirait autrement ce qu'on a appelé la conversation psychothérapique? Or, cela qu'est-ce donc sinon la pratique de la méditation? Et cette vie de silence, quelle source de repos et de fructueux retour sur soi-même ne sera-t-elle pas? Combien l'homme s'agite intérieurement par ses propres paroles et combien souvent il est plus sage que sa conversation.

» Evitez, autant que vous pourrez, le tumulte du monde... Cherchez un temps propre à vous occuper de vous-même... Retranchez les discours superflus, les courses inutiles, fermez l'oreille aux vains bruits du monde... Nul ne parle avec mesure, s'il ne se tait volontiers...

» Que pouvez-vous voir ailleurs que vous ne voyez où vous êtes?...

» Où que vous alliez que verrez-vous qui soit stable?

» Vous croyez peut-être vous rassasier mais vous n'y parviendrez jamais...

» Si vous n'étiez pas sorti, et que vous n'eussiez pas entendu quelque bruit du monde, vous seriez demeuré dans cette douce paix; mais parce que vous aimez d'entendre des choses nouvelles, il vous faut supporter ensuite le trouble au cœur.

Voilà des axiomes que l'on met en pratique dans ces maisons de cure, et je me demande: combien, même parmi ceux qui les conseillent, savent qu'on les trouve dans un livre qu'Anatole France rangeait parmi les plus grands, *l'Imitation de Jésus-Christ*?

Mais la méditation n'est pas fructueuse, si elle ne dure qu'un instant, il faut que la vie en soit nourrie et la journée semée de moments de retours sur soi-même.

Ecoutez les conseils de Levy, pour la guérison par la culture de la volonté, ou bien cet excellent pharmacien de Nancy, Coué, qui a vulgarisé la méthode.

Voici à peu près ce qu'ils disent: « Le soir, dans la solitude et l'obscurité de votre chambre, recueillez-vous, faites table rase et alors choisissez une pensée que vous voulez mettre en pratique, soit un défaut, source de votre nervosité et que vous vous efforcez de supprimer. La simple timidité, par exemple. Pensez que vous ne serez plus timide, répétez-vous vingt fois à haute voix en comptant sur un petit chapelet, que vous serez fort et audacieux. En imagination, regardez-vous, faisant des actes courageux, énergiques, dans telle circonstance, avec telle personne plus particulièrement et enfin pour finir, prenez la résolution de poser au moins tel acte dans le sens indiqué. Le matin, à votre réveil, recommencez et, s'il le faut, écrivez vos résolutions. Recommencez aussi parfois pendant la journée dans le calme de votre chambre, où vous vous réfugiez quelques minutes. »

Excellentes pratiques, assurément, et auxquelles on ne peut rien critiquer.

Mais, j'y pense, ne serait-ce pas là une méthode imposée par un grand excitateur d'idéal que l'Eglise catholique propose à notre admiration? Saint Ignace n'a-t-il pas commandé à ses religieux cette méditation ainsi ordonnée avec l'installation matérielle, l'installation spirituelle, l'examen de conscience, application de la raison, de l'imagination, de la volonté, application des sens, colloque, oraison.

Je ne veux pas vous imposer de lire saint Ignace, mais ouvrez au moins *Un homme libre*, de Maurice Barrès dans la série du « culte du moi ». C'est complet dans les détails et avec des exemples.

Nous avons ainsi passé en revue quelques pratiques psychothérapiques, dont personne ne discutera l'excellence, tout y est: examen de conscience, confession, direction de conscience, retraite, isolement, vie de silence, vie réglée par une forte discipline, méditation. Que voudrez-vous de plus? Après la pratique venons à la doctrine. Qu'enseignent donc les médecins à leurs malades névrosés et déprimés?

Que de digestions troublées par les conversations, discussions, mots vifs, coups de téléphone intempestifs, et les mille coups d'épingle de la vie perpétuellement agitée! Tâtons-nous et regardons autour de nous, et voyons combien tout le monde s'énerve et se ressent du mal de la civilisation moderne. Comparons la race d'il y a un quart de siècle à celle d'aujourd'hui.

Tout cela parce que nous ne maîtrisons pas nos émotions et que ces dernières sont une source continuelle de perte de forces pour l'organisme.

Soyons donc maîtres de nous-mêmes! Mais c'est plus facile à conseiller qu'à réaliser me dira-t-on. Comment changer de vieilles habitudes? Par l'exercice et l'acquisition d'habitudes nouvelles, car, sans l'effort personnel du malade, il est de toute évidence qu'aucun remède médical n'agira.

C'est d'ailleurs Grasset qui a dit que la psychothérapie était en réalité une éducation qui a pour but « la culture, l'accroissement, le perfectionnement de la volonté, la maîtrise de soi, l'unité morale du moi, de la personnalité ». Des psychiatres anglo-saxons ont porté beaucoup d'attention à cette rééducation du caractère. Pour rendre l'équilibre aux malades, « il faut, écrit l'un d'eux modifier leurs croyances, leur enlever les appréhensions et détruire cette habitude déplorable de considérer toute sensation désagréable comme le signe d'une lésion grave, irréparable, il faut habituer à contrôler et à supprimer les états émotifs ». D'autres insistent encore et déclarent qu'il faut commencer dès le jeune âge la culture du pouvoir de contrôler les émotions et les passions. Une certaine école même, ne vise à rien moins qu'à inculquer aux malades une sorte de morale bienfaisante. C'est la vertu qui guérit. Et d'ailleurs qui oserait nier au nom de la médecine, que pour traiter un névrosé, un psychasthénique, il ne faille d'abord lui rendre confiance en lui-même, l'arracher à ses craintes, à ses phobies, rechercher avec le malade les vices de caractère qui entrent en jeu dans la genèse de l'affection. Le neurasthénique replié égoïstement sur lui-même et se nourrissant de ses obsessions et de ses ruminations mentales, doit tout d'abord se débarrasser de cet égoïsme qui fait les trois quarts de sa maladie, le reste étant souvent orgueil, vanité, ambition déçue. L'énermé, l'homme colérique, devra apprendre à s'oublier et s'effacer devant autrui, car autrement comment lui apprendrez-vous à dominer ces réflexes qui dérangent son équilibre nerveux et aussi, puisque c'est par le côté médical des phénomènes que nous envisageons les événements, qui viennent continuellement troubler sa digestion.

On conçoit aisément que lorsque les médecins veulent corriger leurs clients de leurs vices, ce n'est pas uniquement par souci de moralisation, mais dans le but de leur donner par surcroît un meilleur estomac et de leur éviter palpitations cardiaques, insomnies, spasmes du pyllore, migraines et en un mot tous les agacements du nervosisme moderne.

Revenons en plutôt à la bonne vie du temps passé, diront certains. C'est moins utopique que de vouloir corriger les défauts des hommes. Erreur profonde. C'est le retour au passé qui est une utopie. Pour le dire en un mot, il est de première nécessité de rendre aux énervés comme aux déprimés la maîtrise d'eux-mêmes. Il faut leur apprendre surtout l'économie des forces nerveuses par la direction de leurs émotions. Beaucoup d'auteurs insistent avec justice sur le rôle épuisant des émotions exagérées,

qui constituent l'émotivité et jouent un grand rôle dans beaucoup de troubles nerveux. Si l'on veut guérir, à toutes forces doit-on contrôler les émotions et les passions et pour de nombreux malades, c'est une véritable rééducation qui s'impose.

Le médecin leur propose entre autres des petits moyens pratiques : si vous êtes timides, exercez-vous à fixer longuement, au moins pendant un quart d'heure, un point déterminé. Êtes-vous agités, nerveux, tendez à bras tendu un verre rempli d'eau jusqu'aux bords. Mais tout cela est vain, direz-vous, ce n'est pas très sérieux et même assez futile! C'est bon tout au plus pour amuser des oisifs. Et c'est pourquoi, il faut bien en arriver aux vertus hygiéniques de Dubois, car comment se guérir de la colère sans devenir un homme doux, modeste et plein de mansuétude?

Pour guérir le neurasthénisme, il est absolument nécessaire de déchirer le rideau d'égotisme et d'égoïsme qui le sépare du monde. Cet égoïsme foncier constitue le fond de sa maladie et le guérir, c'est lui apprendre à s'effacer, à ne pas se considérer comme le centre de toutes choses et même, c'est l'amener à aimer les autres.

Mais qui donc est venu le premier dire aux hommes : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même! » Car en réalité se maîtriser être maître de ses émotions, apprendre à ne pas s'en faire, n'est-ce pas mettre en pratique la doctrine tout au long exposée dans des vieux livres écrits lorsqu'on ne parlait pas encore de psychiatrie ni d'orthopédie mentale?

« Appliquez-vous donc à détacher votre cœur de l'amour des choses. L'homme humble jouit d'une paix inaltérable, la colère et l'envie troublent le cœur superbe. » Qu'a-t-on trouvé de mieux depuis? Et ceci encore : « Le superbe et l'avare n'ont jamais de repos ; mais le pauvre et l'humble d'esprit vivent dans l'abondance de la paix. » « C'est en résistant aux passions, et non en leur cédant, qu'on trouve la véritable paix du cœur. » « Dès que l'homme commence à désirer quelque chose de façon désordonnée, aussitôt il devient inquiet en lui-même. »

D'où vient donc cette neurasthénie anxieuse si répandue de nos jours? Et qui nous en guérira?

Avouons-le cependant, ce n'est pas par des prédications morales, même dans le calme d'une maison de cure, que les hommes changent leur façon d'être. Il ne suffit pas de leur dire : Maîtrisez-vous. Soyez oublieux de vous-mêmes! Il faut aussi leur rendre le goût de l'action, et non seulement le désir d'agir, mais surtout la faculté, la puissance de faire quelque chose. Il ne s'agit plus ici d'influencer le physique par la pensée, mais la pensée par la matière. C'est l'application du principe réversible que toute action tend à devenir idée.

On nous dit, et ce sont les psychologues et les psychothérapeutes les plus avisés. Voulez-vous vous corriger de votre colère coutumière qui constitue la source de beaucoup de nos malaises et l'aliment quotidien de votre nervosité? Exercez-vous à corriger les signes physiques et physiologiques de la colère en vous composant une figure avenante, devant le miroir, s'il le faut; sourire forcé, artificiel, peu importe, par l'habitude il deviendra naturel, tôt ou tard. L'homme en colère respire de façon haletante; quand l'accès vous prend, forcez-vous à des inspirations lentes et profondes; remplacez les paroles rapides, brusques et désordonnées, par une phrase préparée par avance et énoncée lentement.

Êtes-vous mélancolique? forcez-vous à rire. Êtes-vous agité, nerveux? Imposez-vous des actes exécutés avec lenteur comme dans la façon d'écrire, de marcher.

Que pensez-vous d'un homme qui, chaque fois qu'il se sent agité, écrit dix lignes de calligraphie?

Fantaisie, imagination diront les sceptiques... en cela peu psychologues et pas du tout observateurs.

Cette forme d'action embryonnaire, qui se limite au geste, les plus sages moralistes chrétiens la conseillent aux âmes tièdes que la foi semble abandonner, ou qui ne savent plus prier. « Agissez comme si vous étiez en ferveur », disent-ils à ces hésitants. Pourquoi d'ailleurs toute cette mise en scène dans la pratique de la religion pour quoi cette liturgie, ce signe de la croix, ces attitudes de recueillement, génuflexion, inclinaisons. Et à les considérer du côté purement matériel, quelle richesse de signification dans les signes par excellence de la religion catholique : les sacrements!

L'homme est curieusement toujours identique à lui-même, au

point que cela deviendrait monotone de trop insister. Mais l'on voit ainsi que la méthode du *work-cure* si à la mode dans certaines écoles de psychothérapie est l'application d'une loi profondément humaine.

L'influence de l'exercice de la gymnastique, du geste sur l'esprit est indéniable. Elle ne va d'ailleurs nous entraîner à des considérations d'un ordre autrement élevé sur la valeur de l'action dans la vie. Il ne s'agit donc plus d'éduquer l'attitude extérieure, afin de modifier la moralité, mais bien mieux, de dire : mange, marche, travaille, lutte afin de rendre son intégrité à la fonction de digestion et son énergie aux puissances musculaires et nerveuses.

C'est le travail qui fait l'estomac, comme c'est encore le travail qui fait le cerveau et tout l'homme. Voulez-vous être fort? Dépensez-vous. Allez de l'avant. C'est avec cela qu'on guérit tant de malaises : rumination mentale, scrupules, sentiment d'incomplétude, asthénie, phobies, etc. Je ne veux pas m'étendre outre mesure, mais combien de choses intéressantes, l'on pourrait dire à ce propos et quelle source d'enrichissement l'homme bien portant trouverait lui aussi dans la pratique de ces disciplines. Il est fort regrettable que ces idées soient encore hermétiquement encloses dans des gros livres de science austère, ou vulgarisées seulement par des partisans qui donnent à leur mouvement une teinture de mysticisme et d'idéalisme religieux qui en fait comme un succédané de la secte de Mrs Eddy en Amérique.

Mais à vrai dire, ces idées ne sont-elles pas aussi vieilles que l'homme et n'y retrouve-t-on pas une loi révélée à celui-ci au début des temps : Tu travailleras à la sueur de ton front. Loi si dure et d'une constance tellement rigoureuse, que la tradition chrétienne la trouve dans la malédiction divine après la première faute. Aussi celui qui enfreint ce commandement qui veut que l'homme agisse sans cesse, est puni comme d'une faute contre nature.

Laissons d'ailleurs parler la sagesse humaine. C'est La Bruyère qui écrit : l'ennui est entré dans le monde par la paresse. Ce *toedium vitae*, aussi vieux que l'homme, Pétrarque dans ses Confessions nous l'a décrit avec minutie. *L'accidia* qui « rend la vie triste et anxieuse de sorte que l'homme devient un poids à lui-même », « C'est la satiété et le dégoût du monde », « paresse, indifférence de l'esprit, passivité de l'âme » qui s'empare même du religieux, aux heures de tiédeur, parfois après des efforts d'ascétisme trop rigide. Et la cause? Tous s'accordent à la trouver dans le manque d'activité qui engendre fatalement le dégoût de vivre.

C'est encore dans ce sens que Dante l'avait compris. Dans le cinquième cercle de l'Enfer, près des colériques qui se déchirent à tour de rôle de meurtrissures et de morsures, il plonge les paresseux, dans la boue du marais du Styx. Éternellement, ils se lamentent :

*Nous nous laissons aller à la tristesse
Dans l'air doux que le soleil égale,
Portant en notre cœur un trouble paresseux et triste.*

Êtres lamentables, à la fois malades et pécheurs, subissant les conséquences tragiques de la loi inéluctable du travail.

Mais dans ce corps d'axiomes où l'Eglise condense sa profonde sagesse, nous trouverons peut être une voie qui nous conduise vers un remède possible. N'y fut-il pas dit aussi que la foi sans les œuvres est une foi morte, ordonnant par là à l'homme de travailler pour les autres, de sortir de lui-même et se dévouer pour ses frères. La foi ainsi s'élargit et le travail devient le complément de l'idéalisme le plus élevé. Et nous évoquerons ici cette multitude d'apôtres, de civilisateurs et d'hommes d'actions, fondateurs d'ordres, missionnaires, meneurs d'hommes, poussés par une idée et qui voulurent changer le monde pour le rendre meilleur. Ce n'est pas chez eux qu'on aurait rencontré des psychasthéniques, ou s'il s'en trouvait, croyons bien qu'ils s'étaient guéris par la plus complète des cures.

« Poésie, c'est délivrance » disait Goethe. Entendant par poésie, l'œuvre créée par l'artiste et il en savait quelque chose puisque son roman *Werther* avait été pour lui une libération, la délivrance d'idées obsédantes. Et Barrès le sentimental, le romantique nourri d'égotisme, n'a-t-il pas redonné un sens à la vie en l'enracinant dans le nationalisme, dans l'action pour un idéal hors de nous-mêmes.

Voilà par où je veux terminer. Lorsqu'on dit à un psychasthénique qui traîne sa vie lamentablement, rongé d'ennui et de dégoût, lorsqu'on lui dit : « Réagissez, faites quelque chose, faites

au moins un geste volontaire, ne fût-ce que vous sourire dans votre miroir ou aller assister à une comédie bouffe. Il vous répond, « mais je ne peux pas, je ne sais pas vouloir, je m'ennuie, tout me dégoûte, à quoi bon vivre, je n'ai pas de but, je suis inutile, pourquoi voulez-vous que je travaille et que je vive...? Ma vie n'a pas de sens. » Éternelle lamentation toujours la même! D'aucuns ont poussé l'aberration au point de s'en parer et de la poétiser. Il y eut une école esthétique qui s'en fit une religion. Mais contre tous les romantiques et décadents prônant le primat de la sensibilité morbide, n'est-ce pas Voltaire qui a raison? Voltaire le cynique, mais doué d'un esprit clair : contre l'ennui, le seul remède efficace, c'est « un grand objet qui intéresse... qui occupe l'âme continuellement. »

Et ce grand objet, cet idéal tonifiant, qui doit redonner la volonté de vivre, où aller le prendre? Vous direz à ce jeune homme : « travaille, marie-toi, aie des enfants et tout cela passera! » et à cette veille fille agacée et agaçante : « Dévotiez-vous, pensez aux autres, soyez la mère de ceux qui n'en ont plus! » et à cette mondaine névrosée qui cherche en des cures multipliées et inutiles un équilibre insaisissable : « Vous êtes riche, vous avez un mari, des enfants, pensez à eux et pensez un peu aussi aux autres qui n'ont rien. » Vous direz tout cela et d'autres choses et ce sera en vain, vos paroles resteront sans écho.

Evidemment, la thérapeutique a ses limites. Il y a dans les maladies de l'âme comme ailleurs des tares inguérissables. Il y a surtout des malades qui tiennent à leur maladie et qui ne veulent pas guérir. Et cependant, il reste un moyen, c'est le docteur Dubois (de Berne), qui n'est pas précisément un croyant, qui nous le propose dans son livre, *Les psychonévroses et leur traitement moral* : « La foi religieuse pourrait être le meilleur préservatif contre ces maladies de l'âme, et le plus puissant moyen pour les guérir, si elle était assez vivante pour créer, chez ses adeptes, un vrai stoïcisme chrétien. Dans cet état d'âme, hélas! si rare, dans les milieux bien pensants, l'homme devient invulnérable; se sentant soutenu par son Dieu, il ne craint ni la maladie ni la mort. Il peut succomber sous les coups d'une maladie physique, mais, moralement, il reste debout au milieu de sa souffrance, il est inaccessible aux émotions pusillanimes des névrosés. » Et, plus loin dans la leçon trente-cinquième : « Ceux à qui leur tourment d'esprit permet encore la foi naïve, trouveront un appui dans leurs convictions religieuses, à condition qu'elles soient sincères et vécues. »

Lorsque tout paraît perdu, lorsque le médecin psychiatre se heurte à un nihilisme absolu du vouloir vivre, il reste quelque chose malgré tout, mais c'est en dehors des forces humaines de le donner et le recevoir.

Docteur HENRI GAILLY.

Le portrait de Goethe ⁽¹⁾

Il y a un portrait de W. Friedrich très connu — Goethe sur le Gickelhahn — près d'Ilmenau! On voit le vieux poète assis sur un banc devant la cabane de chasse là-haut sur la montagne; il a les cheveux blancs, les mains croisées et regarde fixement devant lui. Un demi-siècle auparavant, un jour de septembre, il avait écrit sur le mur intérieur de la cabane les vers immortels : « Ueber allen Gipfeln » (2).

Maintenant, au jour anniversaire de ses quatre-vingt-deux ans, l'octogénaire a revu le poème du jeune homme de trente ans. Toute une longue vie s'était écoulée depuis lors et beaucoup étaient allés se reposer : Frédérique Brion et Charlotte Kestner, Catherine Schönkopf de Leipzig et Lili Schöneman de Francfort, Madame de Stein et Christiane Vulpius, son épouse légitime durant les dix dernières années de sa vie, et puis tout récemment

(1) Extrait du *Livre de Goethe*, de JOHANNES JØRGENSEN, qui vient d'être traduit du danois par M^{me} M.-Th. Léon Dufour et qui paraîtra bientôt au *Rosseau d'Or*.

(2) Par dessus toutes les cimes.

aussi l'ami de sa jeunesse, son fidèle seigneur, le duc Charles-Auguste. Dans l'ossuaire de Weimar, Goethe s'était arrêté tenant dans sa main le crâne de Schiller et il avait considéré les orbites vides d'où avaient rayonné jadis l'âme, du poète par les deux yeux vivants et lumineux. Il avait survécu à tout et à tous et ses vieilles lèvres tremblantes pouvaient bien répéter : « Warte nur, balde ruhest du auch! » (1).

Stieler, qui fit le portrait de Goethe pour le roi Louis de Bavière, a cru lire sur le visage du vieillard le même sentiment de douleur de vivre. A Weimar on protesta contre cette belle expression du portrait et on la déclara « anti-goethéenne ». Nous avons dans son journal le propre témoignage du poète sur cette visite au Gickelhahn. Ce n'est d'ailleurs point le jour même de son anniversaire, mais la veille que fut entrepris le pèlerinage. Et après quelques observations astronomiques et une remarque sur le temps, Goethe note dans son journal ce qui suit : « Levé de grand matin, à 4 h. 1/2. Déjeuné avec les enfants (c'est-à-dire ses petits-fils, Wolfgang et Walter). Visite du trésorier Mahr, Friedrich (le serviteur) alla se promener avec les enfants à travers les montagnes et sur le Gickelhahn. Je m'y rendis aussi en voiture avec M. Mahr. On découvrit la vieille inscription : « Ueber allen Gipfeln, etc... 7 septembre 1873 ». Visité la maison Gabelbascher. Admiré la grande route que nous suivîmes jusqu'à « Ufranen ». Nous fûmes de retour à 2 heures... Je lus la littérature allemande ancienne de Herzog et la traduction de Lucrèce par Knebel. Contraste on ne peut plus étrange! »

Par ces brèves notes, on voit que le directeur de l'administration des Ponts et Chaussées du duché, le conseiller privé von Goethe put prendre à la promenade autant d'intérêt que le poète. La maison Gabelbascher existe encore comme restaurant dans la forêt. « Ufranen » est probablement un hôtel; néanmoins pas celui de Goethe, car il habitait au « Lion » dans la rue des Tilleuls.

Depuis longtemps, le vieux poète avait appris à combattre et à dominer chacune des velléités qui menaçaient de l'accabler, or une telle attitude raide et tendue était inévitable, nécessaire. Oui, il avait « pris son parti » (pour parler comme Paludan Muller) et c'était de rester sur le terrain des cinq sens. « La perspective des choses d'en haut est barrée. Insensé celui qui tourne ses regards de ce côté et s'imaginer qu'il y existe des êtres pareils à ceux qu'il connaît. » Le vieux Goethe sort de la vie avec cette sagesse amère et prosaïque comme avec les lèvres fortement serrées. Mais pratiquement, pour l'individu, le précepte de cette sagesse est : « Endure-toi! » Le poète et philosophe déjà vieux produisait sur tous une impression de dureté, de froideur : « l'Olympien ». Il était froid et dur comme un des moulages de plâtre dont sa demeure de « Frauenplan », à Weimar, était remplie, un moulage de celui qui, autrefois, avait été le vivant Goethe. Avec cette profonde honnêteté et loyauté, qui fut sa caractéristique du commencement à la fin, il fit aboutir jusqu'à ces dernières conséquences son opinion sur la vie. Si l'existence est réellement la Méduse que nous montrent nos cinq sens, eh bien! soit! nous fixerons alors son hideux visage et nous serons par là changés en pierre! « Vous savez combien mon existence est symbolique », avait-il écrit dans sa jeunesse à M^{me} de Stein. Le Goethe *pétrifié* nous paraît être l'ouvrage du naturalisme pur, le symbole de ce en quoi la Vérité des cinq sens peut changer l'un des cœurs les plus chauds et les plus riches de l'humanité...

Je suis assis, un matin de septembre, sur le banc, devant la cabane de Goethe sur le Gickelhahn. Ce n'est plus la cabane primitive, celle-ci brûla en 1770 et celle qui s'élève à présent au même endroit n'en est qu'une fidèle copie. Avec la cabane brûla aussi le poème de Goethe écrit au crayon sur le mur. Par bonheur on

(1) Attends seulement, bientôt tu reposeras, toi aussi.

en avait une photographie qui est maintenant accrochée, sous verre, à l'intérieur. La cabane de chasse tout entière se compose uniquement de deux pièces une en haut et une en bas. Il y a une cheminée maçonnerie dans la pièce supérieure et juste en face de la cheminée se trouve le poème. Du banc où je suis assis, la perspective, entre les sorbiers et les sapins, s'étend sur le vaste pays montagneux. Crête derrière crête, les montagnes s'estompent dans un brouillard de plus en plus dense, sous le pesant brouillard gris-blanc et le ciel nuageux. Le Gickelhahn, un des plus hauts sommets de la forêt de Thuringe est à 900 mètres au-dessus de la mer. Puis, par d'humides chemins forestiers, je me rends à la pierre d'Hermann, là où Goethe avait sa grotte. Avec ses parois escarpées, sa végétation de sapins morts et cassés, l'énorme bloc de porphyre détaché de la montagne semble avoir été dessiné par Dürer. Longtemps j'erre à ses pieds dans les profondeurs boisées, partout il y a de si épais tapis de mousse et d'herbes fines, perlés par la pluie nocturne. Et cela embaume l'automne. Enfin je découvre la grotte. Un escalier en zig-zag muni d'un peu solide garde-fou de branchage y accède. Elle est assez basse, il faut que je me courbe pour y pénétrer, et ce n'est qu'en sa partie intérieure qui se prolonge un bout dans la montagne que l'on peut se redresser. La terre humide forme le plancher; le long d'une paroi se trouve une sorte de banc de pierres entassées; je m'y assieds. Par l'ouverture de la grotte on voit au dehors comme par une fenêtre ovale, sur les bords des herbes et des feuilles se dessinent élégamment et joliment dans l'atmosphère plus lumineuse. Juste en face de moi il y a un grand sapin aux branches pendantes, par derrière luisent quelques feuillages d'un jaune-rouge, puis un autre grand sapin, et plus loin là-bas une crête de montagne dentelée par des sapins qui se détachent sur le ciel gris. Au dehors, la forêt murmure puissamment et sans trêve, enflant la voix, puis s'apaisant.

Goethe s'est donc assis là comme moi aujourd'hui et il a entendu le mugissement du dehors, il a entendu « cingler la pluie dans la forêt profonde », et il a essayé de dessiner ce qu'il voyait pour M^{me} Stein. Ici, comme moi, il s'est assis et avec ses grands yeux lumineux, il a vu au dehors les branches s'agiter au vent, il a vu là-haut se détacher contre le ciel gris la crête dentelée par les sapins; il a senti l'existence l'accabler, et cette prière s'est échappée de ses lèvres :

*O Esprit supérieur qui me donnes toujours tout
Ce que je demandais, et n'est pas en vain
Que tu as fait luire sur moi ta face de flamme!
Tu me donnes la nature pour empire
Et tu m'amènes toutes les créatures
Et m'apprends à connaître mes frères
Dans l'air, dans l'eau et dans les bosquets silencieux.
Mais quand gémît la tempête, la forêt gémît, et se rompt
Tu me conduis alors jusqu'à l'abri de la caverne
Et tu me montres mon âme...
Et l'étonnement que recèle le plus profond de mon cœur
Jusqu'au moment où la lune se lève pure, calme
Apportant la paix et où les figures du passé
Étincelantes comme de l'argent, montent du ravin
Et planent autour de moi m'apportant la paix et la douceur.*

Ainsi pria-t-il jusqu'à ce que Mephisto survint, qui le ramena au bas dans la vallée, dans les profondeurs... Longtemps je reste assis dans la grotte de Goethe. Involontairement ma pensée s'en va d'ici vers d'autres cavernes de roches et vers d'autres montagnes, vers l'Ombrie et la vallée de Rieti, et la Verna... Dans de semblables grottes pria également saint François d'Assise, et il ne pria pas en vain... Nous nous transformons en ce que nous aimons, or l'amour de Goethe ne pouvait le délivrer d'être seulement un fils

de la terre. Celui qu'aimait saint François était plus qu'un homme; et cet amour le transforma à l'image du Dieu souffrant. Ce que nous aimons nous le deviendrons. Le vieux poète et mystique allemand a raison quand il nous en avertit et nous le présage :

*O homme, tu seras changé en ce que tu aimes;
Dieu tu seras, si tu aimes Dieu, et terre si tu aimes la terre (1).*

JOHANNÈS JØRGENSEN.

En lisant Taube⁽²⁾

Dans le gros livre de quatre cents pages, dont la *Revue catholique des Idées et des Faits* a publié d'importants extraits, mon ami le baron Michel-Alexandrovitch de Taube nous promène — dans des *Mémoires* que, pour ma part, j'ai trouvés palpitants d'intérêts — à travers toute la politique extérieure russe d'avant-guerre. Mon ami n'a pas été un acteur de premier plan, mais ses multiples fonctions lui ont permis de contempler à son aise, d'une première loge, et la scène, et les coulisses. Observateur perspicace, juriste, historien, savant — dans un certain domaine —, accoutumé à analyser, à préciser, à conclure, psychologue, Taube s'est attaché à apprécier les faits et les hommes qu'il a vus et à nous faire connaître ses appréciations.

Depuis l'incident du Dogger Bank, où l'escadre de l'amiral Rojdestvensky mitraille des bateaux de pêche anglais les prenant pour des torpilleurs japonais (nous sommes en 1904, époque de la guerre russo-nipponne) jusqu'au seuil du cataclysme de 1914, en passant par l'accord secret de Björko (3), l'entrevue de Nicolas II et du Kaiser à Swinemünde (1907), le problème des îles d'Aland, l'entrevue de Réval (Édouard VII-Nicolas II), la crise de Bosnie-Herzégovine, les deux guerres balkaniques, l'intérêt que présente l'œuvre de Taube ne faiblit presque jamais. Une fois, la lecture commencée, on ne s'en détache plus jusqu'à la dernière page. Le hasard a fait que, quelques jours seulement après en avoir pris connaissance, je dus m'attaquer au dernier livre de Lord Beaverbrook *Politicians and the war*. Le magnat de la presse britannique, l'homme qui attise les rancunes magyares contre le traité de Trianon tout en sachant pertinemment qu'il n'est pas en son pouvoir de donner satisfaction aux espérances qu'impu... — c'est « imprudemment » que je veux dire — il allume, me pardonnera si je lui avoue qu'entre l'intérêt présenté par ces deux livres, il y a un abîme.

* * *

Le baron Taube est foncièrement monarchiste, en quoi je sympathise vivement avec lui. Mais son monarchisme paraît inséparable du culte de la mémoire de Nicolas II, bien que par-ci par-là il hasarde à cet égard d'ultra-timides critiques. Ici je me sépare de lui. Quand les monarchistes russes comprendront-ils qu'on peut être très nettement et très sincèrement tsariste sans s'incliner sans réserves devant la mémoire du dernier des Romanov (ou plutôt des Romanow-Holstein-Gottorp)?

Le sort atroce du dernier tsar est là, il est vrai, qui semble rendre la tâche du critique — surtout s'il est monarchiste — particulièrement difficile et ingrate. Mais non. Les tortures morales et physiques endurées par Nicolas II depuis la révolution de mars 1917 imposent à ce critique un seul devoir — éminemment facile du reste : parler du dernier tsar avec beaucoup de pitié et beaucoup de respect. Pas autre chose.

(1) Mensch, was du liebst in das wirst du verwandelt werden; Gott wirst du, liebst du Gott, und Erde, liebst du Erden (Angelus Silesius « der chernobinsche Wandersmann »).

(2) « La Politique russe d'avant-guerre et la fin de l'Empire des Tsars (1904-1917) ». Paris, Librairie Ernest Leroux.

(3) Cf. notre article dans la *Revue catholique des Idées et des Faits*, 7 et 14 décembre 1923.

Et cependant, chez cet auteur qui est si monarchiste et si nicolaïste, je trouve un réquisitoire contre le régime tsariste que j'hésiterais à signer intégralement. Ce réquisitoire fait honneur à l'impartialité de mon ami et, cependant, il appelle de formelles réserves. A la page 86 de l'ouvrage, nous lisons :

« La « Sainte Russie », exclusivement orthodoxe et gouvernée patriarcalement par un tsar autocrate, l'Oint du Seigneur et Père d'une multitude innombrable de bons moujiks russes, tel était l'ancien idéal moscovite des « slavophiles », adopté par un influent groupe d'hommes d'Etat et de publicistes réactionnaires... Evidemment irréalisable aux XIX^e et XX^e siècles dans un immense empire embrassant toutes sortes de peuples et de religions, cet idéal était déjà devenu pour beaucoup de ses fils un véritable cauchemar; pour des raisons d'ordre politique, national ou religieux, des milliers et des millions de sujets du tsar qui, dans ce système, n'avaient pas le privilège d'être considérés comme de « véritables » Russes et en sentaient tous les désavantages, étaient devenus les pires ennemis du régime impérial, et leurs amis politiques ou coreligionnaires étrangers, dispersés dans le monde entier, nourrissaient naturellement les mêmes sentiments de haine envers ce lointain et énorme Etat, qui leur semblait être la personnification de la barbarie et du despotisme. Quand, dix ans après la révolution russe, on jette un regard rétrospectif sur ce qui se passait en réalité en Russie depuis les premières années du règne d'Alexandre III, on a parfois de la peine à comprendre cet acharnement des conseillers de l'Empereur qui le poussaient vers un idéal irréalisable au risque de compromettre le bonheur très réel d'une grande partie de ses sujets. » Suit ensuite sous la plume de notre auteur une longue et pénible énumération : les Israélites (« surtout et avant tout »), les Finlandais, les Polonais, les Allemands de la Baltique et les colons allemands à l'intérieur de l'empire, les Arméniens et autres Caucasiens, les dissidents religieux de tout acabit, les catholiques romains, en général, et surtout les catholiques de rite oriental (l'auteur emploie ici l'expression, plutôt impropre, ce me semble, d'« uniates de l'Ukraine »), etc.

En effet, cette liste évoque des souvenirs pénibles. Et rien n'est plus loin de ma pensée que de vouloir excuser toutes les fautes du régime tsariste. Je les vois fort bien, tout en gardant à ce régime une affection sincère. Et cependant, voici les observations que m'a inspirées la lecture des lignes que je viens de citer :

Primo : l'intolérance dont il est arrivé au tsarisme de faire preuve tant dans le domaine religieux que dans le domaine national, cette intolérance était, pour ainsi dire, bien à lui. Elle n'était à aucun titre l'apanage de la classe intellectuelle russe, de longue date très (trop?) tolérante et très (trop?) libérale dans son immense majorité. L'*intelligentsia* russe, en y comprenant même la majorité de l'aristocratie et de la haute bureaucratie, n'est moralement responsable ni des vexations infligées aux *starobriadny* (vieux-ritualistes), ni des souffrances des catholiques de rite oriental, ni des brutalités dont ont souffert les Juifs. A cet égard, quelle différence entre la classe cultivée russe et celles de combien d'autres pays!

Secundo : à côté des souvenirs pénibles qu'il évoque, le baron Taube aurait pu rappeler, j'estime, la belle date du 30 avril 1905, date de l'ukase de tolérance religieuse — et cela d'autant plus que cet ukase porte la signature de ce même Nicolas II, dont l'auteur chérit la mémoire. Cette date mettait fin aux souffrances morales de centaines de milliers, de millions peut-être de créatures humaines, libres désormais de professer à la face du monde leurs véritables convictions religieuses, libérées enfin de l'odieuse géole morale ou les détenait jalousement l'Eglise d'Etat. Pourquoi l'avoir oubliée?

Tertio : depuis les longues années où, épavés de la révolution « prolétarienne », les réfugiés russes errent à travers les pays d'Europe, d'Asie et d'Amérique, combien de sottises, d'abus, d'injustices ne constatent-ils pas ne le cédant en rien à celles de l'ancien régime russe! La paperasserie de la bureaucratie tsariste? Qu'est-elle comparée au réseau inepte de passeports et de visas qui empêchent un réfugié russe de se transporter librement d'un pays dans un autre, même lorsqu'il peut produire les meilleures « références », même lorsqu'au point de vue intellectuel et moral tout au moins, il ne le cède en rien à ceux qui l'entourent et surtout à ceux dont il sollicite humblement les faveurs?

Les pogromes anti-juifs? Les pogromes ayant souillé la Russie tsariste ne sont rien comparés à ceux qui ont noyé dans le sang innocent (innocent parce que les Juifs véritablement coupables

réussiront à échapper 99 fois sur 100 à la soi-disant vindicte populaire) l'Ukraine petluriste. Et les pogromes anti-juifs de Russie en général ne rappellent-ils pas irrésistiblement les lynchages de noirs — trop souvent soupçonnés seulement, nullement convaincus d'avoir commis tel ou tel crime — lynchages dont le pays du dieu dollar ne songe pas à rougir?

L'emprise de l'Etat sur l'Eglise en Russie impériale? Que dire alors de ce qui se passe en Angleterre, où coup sur coup un *Prayer-book* révisé, dont veut la grande majorité de l'Eglise nationale, est rejeté au Parlement par des voix non-anglicanes dont celles de nombreux agnostiques, d'Israélites et — sans doute — de l'Hindou communiste Saklatyala? Aurait-on pu concevoir en Russie impériale la Douma ou le Conseil de l'Empire statuant gravement sur les changements à introduire dans les cérémonies du culte? Rien qu'à poser une semblable question, on en conçoit — un Russe du moins — toute l'énormité. Je rappellerai qu'à une époque comme au temps de Catherine II, où le césaropapisme battait son plein en Russie, le Saint-Synode russe faisait la sourde oreille lorsque Mélessino, son *Ober-prokouror* (procureur général), déclaré par la loi être « l'œil du Souverain », lui eut soumis un long projet de « réformes » ayant trait au culte des images, aux carêmes, à la longueur des services religieux, etc. Alors que dans l'Angleterre du XX^e siècle des parlementaires ignorants et pressant n'importe quelle religion — ou aucune — peuvent imposer à l'Eglise officielle leur manière de voir en ce qui concerne la « réserve » des Saintes Espèces...

Les vexations infligées dans la Russie d'autrefois aux « minorités » nationales? Il y en a eu, certes; je les blâme et les déplore. Mais j'en connais dans l'Europe de nos jours qui, je vous assure, ne valent guère mieux... Pour ce qui est des mauvais traitements dont ont pu être l'objet certaines races « inférieures » (d'une façon générale, je ne crois pas que la plupart de ces races aient eu des raisons sérieuses de se plaindre de la situation qui leur était faite en Russie tsariste), je dirai que ces mauvais traitements supposés étaient bien insignifiants si on les rapproche de la façon dont l'élément hollandais se comporte — pour ne citer que cet exemple — à l'égard des noirs de l'Afrique australe, parias chez eux.

Pour ce qui est de la liberté de la presse, de la liberté individuelle... En quoi la liberté de la presse qui règne par exemple en Italie fasciste est-elle supérieure à celle qu'a connue la Russie impériale? Et les îles Lipares ne sont-elles pas *mutatis mutandis*, et toutes proportions gardées, une petite Sibérie avec cet *exile by administrative process* que l'Américain George Kennan stigmatisait autrefois dans des pages si éloquentes de son *Siberia*?

Un Russe qui réfléchit et qui lit ne cesse de faire, dans le même ordre d'idées, les découvertes les plus inattendues et les plus suggestives. C'est ainsi qu'il apprend qu'une commission désignée par le Riksdag de Stockholm a élaboré récemment un projet de loi en vertu duquel — *inter alia* — trois seulement des membres des futurs cabinets suédois devront être de confession luthérienne. Il lit — et il tombe de son haut. Quel *lolle*, dans toute l'Europe « libérale », quelles railleries si Nicolas II avait un jour publié un ukase décrétant que trois des ministres russes devraient être obligatoirement de religion orthodoxe!... Me sera-t-il permis de rappeler que sous ce dernier règne (dont je suis loin, on le sait, d'être l'admirateur) et pendant plusieurs années un catholique (le comte Benckendorff) fut grand-maréchal de la Cour impériale, un protestant (le comte Freedericksz) ministre de la Maison impériale, un *musulman* (le général Khan-Nakhitchévansky) d'abord commandant du régiment des gardes à cheval (un des plus *smarts* de la capitale), puis « commandant du corps de la garde »?

Par là, je ne veux pas insinuer, je le répète, que le régime tsariste ait été un modèle de bon sens et de tolérance de bon aloi. Non, il n'était pas exempt de lourdes fautes. Toutefois, ces fautes il était en train de les éliminer de son organisme, lentement mais sûrement, car il contenait de puissants germes de progrès. Comment oublier les réformes d'Alexandre II? Et je maintiens que, lorsqu'on rapproche certains de ses aspects négatifs de maintes choses que nous constatons dans le monde tel qu'il est sorti d'une saignée de plus de quatre ans, on se dit : « Décidément pour jeter la pierre au défunt régime russe, il faut un rude aplomb! »

Revenons cependant au beau livre du baron de Taube. Les pages qu'il consacre à l'explosion de la Grande Guerre sont parmi les plus intéressantes du volume. Il n'est pas parti-

san de la culpabilité exclusive des « Centraux ». Pour lui, la Serbie n'est pas absolument innocente de l'attentat de Sarajévo, tout au moins le gouvernement serbe était-il « responsable du chef des agissements de son fonctionnaire Dimitriévitch » (chef du service des renseignements de l'Etat-major général serbe) et des complices de ce dernier qui, les premiers, mirent le feu à la poudrière européenne. Et si, d'une part, M. Sazonoff « n'encourt vraiment aucun reproche de s'être refusé à envisager la Serbie comme une espèce de Paraguay et de Libéria qu'on pouvait tranquillement abandonner à son propre sort », le défunt ministre russe serait responsable d'autre part « d'avoir persuadé à son faible souverain d'ordonner derechef la mobilisation générale — révoquée la veille par son ordre personnel —, ce qui d'après tous les renseignements devait entraîner la mobilisation en Allemagne et la guerre ».

J'aurais posé autrement la question : j'aurais dit que depuis plusieurs années déjà, le tsar Nicolas II avait accredité dans les milieux officiels étrangers la conviction qu'il avait peur de la guerre : politique pen sage si on a des voisins d'humeur belliqueuse. C'est, me semble-t-il, cette conviction qui poussa les aventuriers et les insoucians qui dirigeaient à ce moment-là la politique extérieure de la monarchie danubienne à envoyer à Belgrade un ultimatum notoirement inacceptable. A ce point de vue la Russie de Nicolas II peut être regardée comme responsable en partie de la guerre elle aussi, mais à ce point de vue seulement.

Notre auteur n'hésite pas à déclarer d'autre part que la responsabilité de Berlin n'en est pas moins très grande : que Nicolas II ne désirait pas la guerre, alors que Guillaume II la voulait à ce moment-là ; que d'autre part jamais l'Autriche-Hongrie ne se serait risquée à s'engager dans un conflit, « qui la menaçait d'un tête-à-tête avec la Russie » ; enfin que « malgré la culpabilité initiale du gouvernement serbe », la première Puissance ayant manifesté, dès le 25 juillet, la volonté de recourir aux armes, déclenchant par là la grande guerre, est l'Autriche-Hongrie.

La France est mise complètement hors de cause par le baron Taube. La répartition des responsabilités à laquelle il procède très impartialement, en en rejetant la partie de beaucoup la plus grosse sur les « Centraux », me paraît en somme très défendable et pour ma part, je m'y rallie, quitte à substituer à une mobilisation russe, après tout très légitime, l'argument d'ordre plus général cité plus haut (1).

Passons maintenant à l'Angleterre.

Pour moi qui ai depuis des années, maintenu la thèse de la responsabilité incommensurable de Sir Edward Grey, aujourd'hui Lord Grey of Fallodon, dans le cataclysme de 1914 (2), il est particulièrement agréable de voir ma conviction partagée par un spécialiste de l'autorité du baron Taube. Mais je tâcherai d'aller plus loin que lui et de soulever un coin du voile qui recouvre les mobiles de la surprenante attitude de l'homme d'Etat anglais à la veille du jour où les forces de l'enfer allaient se déchaîner sur le monde.

* * *

Pour expliquer cette attitude (« mystérieuse » d'après le baron Taube), on a le choix entre plusieurs hypothèses.

On a d'abord celle de l'inintelligence, de l'incompréhension du noble Lord. Certes, il est bien douteux qu'il ait l'étoffe d'un véritable homme d'Etat. Dans la sphère diplomatique, les médiocrités elles-mêmes ont su — combien de fois! — en imposer à un monde de naïfs et d'ignorants! Et quand on se souvient d'un épisode remontant à la fin de 1915 : de la Serbie suppliant qu'il lui fut permis d'attaquer préventivement la Bulgarie qui s'armait ostensiblement, et du couple Grey-Sazonoff opposant à cette démarche si naturelle un veto catégorique, on se demande, à la lumière de ce déplorable épisode, si Grey n'aurait pas manifesté le même manque de compréhension en juillet et août 1914.

Seconde hypothèse : Grey aurait voulu la guerre.

Sous ce rapport, nous manquons de toutes données précises. Que certains Britanniques aient désiré la grande tuerie ; que des complicités inavouables l'aient prolongée (voir les révélations à ce sujet de l'amiral Consett, ancien attaché naval britannique en Scandinavie, dans un livre sensationnel cela est, je le crains, indubitable. Mais nous faut-il mettre l'ancien ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne au nombre de ces hommes sinistres? Nous ne le pensons pas.

La véritable explication est, croyons-nous, plus simple. La voici :

L'amour-propre est certainement un des facteurs les plus importants régissant les choses ici-bas. Amour-propre individuel, amour-propre « patriotique », amour-propre de classe. Parfois, il est justifié, beaucoup plus souvent il ne l'est pas. C'est un des plus puissants éléments de régression dans le monde. L'amour-propre anglais a manqué provoquer, en 1918, l'effondrement des Alliés. A force de ne pas vouloir d'un commandement unique sur le front occidental, parce que ce commandement n'aurait pu être confié qu'à un général français, les Anglais ont, à un moment donné, mis l'Entente à deux doigts de sa perte. Et il a fallu la catastrophe de la cinquième armée anglaise (armée Gough) pour que le maréchal Haig demandât lui-même (geste des plus naturels mais qui a été porté aux nues) que le haut commandement fût confié au maréchal Foch (mars 1918).

Je crois que le même mobile a joué à Londres lors des journées fatales d'il y a quatorze ans, à cette différence près que Sir E. Grey n'a pas su se résigner au geste *in extremis* de Haig.

C'est d'après la Constitution britannique, le Parlement qui déclare la guerre. Ce n'est pas le Cabinet. Par surcroît, celui de Londres était divisé. En conséquence Sir Edward (que Lord Beaverbrook dit, dans son livre *Politicians and the War*, avoir été interventionniste) n'avait certainement pas l'autorité nécessaire pour déclarer catégoriquement au prince Lichnowsky que l'Angleterre marcherait si l'Empire allemand attaquait soit la Russie, soit la France.

Mais il pouvait dire à l'ambassadeur en le regardant dans le blanc des yeux :

« Prince, vous connaissez notre Constitution. Vous savez que c'est chez nous le Parlement qui décide de la guerre et de la paix. Je ne sais ce que fera le Parlement si l'Allemagne ouvre les hostilités. Mais il est une chose que je puis vous certifier, moi, Grey : si votre Empereur déclare la guerre, je ferai tout, tout ce qui dépendra de moi, vous l'entendez, pour que mon pays se range de suite aux côtés de la Russie et de la France. »

Voilà ce qu'aurait dû dire un homme d'Etat véritablement soucieux de conserver la paix au monde. Et la paix eût été conservée...

L'Allemagne n'aurait pas osé aller de l'avant et aurait arrêté l'Autriche-Hongrie. Le monde aurait poussé un soupir de soulagement, libéré d'un terrible cauchemar.

Or, Grey n'a pas tenu ce langage. Pourquoi?

Pour une raison, je crois fort simple et banale — surtout banale. L'événement eût pu lui donner tort. Les armées allemandes auraient pu s'ébranler sans que l'opinion britannique se fût prononcée pour la guerre. Et Grey se serait trouvé dans une situation qu'un amour-propre excessif eût jugée — bien à tort je trouve — ridicule.

Il se serait trompé. Cette perspective aura effarouché Grey à ce point qu'il préféra voir la poudrière sauter. Une catastrophe sans précédent, un massacre comme jamais le monde n'en avait vu de pareil, un océan de souffrances humaines. TOUT plutôt que ce simple fait : Sir Edward Grey convaincu de s'être trompé. Sir Edward Grey convaincu d'avoir menacé l'Allemagne d'une intervention militaire anglaise et cette intervention ne s'étant pas produite.

Plutôt que de courir un semblable risque, le ministre préféra se taire et ne pas sortir le seul argument susceptible d'arrêter les Puissances centrales emballées.

Il a laissé faire par amour-propre.

Telle est, je le crains, l'explication la plus probable d'une troublante énigme.

Elle correspond si bien au niveau moyen de notre humanité! Et rien ne prouve que Lord Grey dépasse de beaucoup ce niveau-là.

Lord Grey reste un des grands coupables de l'effroyable guerre mondiale.

Je m'arrête ici. Combien d'autres idées encore qui surgissent à parcourir le livre de Taube! Mais les colonnes de la *Revue catholique* ont des limites. La patience de mes lecteurs aussi peut-être!

Disons seulement que — tout en n'étant pas parfaite — l'œuvre du baron Taube, toute frissonnante de faits, constitue pour l'étude du thème que l'auteur a pris pour titre, une contribution de tout premier ordre.

COMTE PEROVSKY.

(1) Cf. mon article de la *Revue* du 19 août 1921.

(2) *Revue*, 19 août 1921.

Les épouses à tout faire

Depuis la malencontreuse chute d'Ève, on a pris l'habitude de considérer les femmes comme les causes préétablies de tous les maux de l'humanité.

De siècle en siècle, on les a couvertes des péchés d'Israël et des perditions du serpent.

Qu'il y ait en des tremblements de terre, une épidémie de charleston ou des impairs diplomatiques, les femmes ont toujours été rendues responsables de toutes les catastrophes.

Les moralistes n'ont jamais expliqué que par elles, les décadences, les hérésies et les schismes. Coquettes, rouées, perverses. C'est à se demander comment d'aussi désolantes créatures ont pu, d'âge en âge, engendrer des hommes aussi bien pourvus de qualités.

« Cherchez la femme! » et vous trouverez, la plupart du temps... l'homme! Parfait par définition, il est admis qu'il se fasse juge. La femme peut rester éternellement au banc des accusées. Nul ne lui fait grâce. Quoiqu'elle pense, qu'elle danse ou qu'elle fasse, elle a toujours tort.

Il y a vingt ans, on jouait sur la scène des collègues bien pensants, une pièce fort édifiante. Il s'agissait d'une jeune fille qui, aimant avec quelque exagération la liberté et un certain cousin, subissait les foudres conjurées de sa mère et de l'aumônier du couvent. En vain, cherchait-on une pénitence pour ramener la rebelle à une plus juste estime des petits bonheurs du pensionnat. Le digne abbé eut une trouvaille de génie : « Qu'on lui coupe les cheveux! » Et la malheureuse les pleura plus que son indépendance et son amoureux.

Aujourd'hui que nous avons sacrifié à l'hygiène, aux nécessités ménagères et aux caprices masculins, nos abondantes toisons, on nous tombe dessus avec un atavique parti pris. Nous y perdrons notre latin. Car, nous savons le latin, ne vous déplaît, et même beaucoup d'autres choses utiles et raisonnables...

On a réclamé la femme complète. Je vous la présente. C'est la femme moderne. Je n'appelle pas ainsi la jeune désœuvrée qui s'attarde à black bottommer au son d'un jazz déjà suranné, non plus la sportive qui fait primer ses muscles et son galbe en Amérique, non plus la savante ou la philanthrope que l'orgueil égare dans la science ou dans les œuvres...

Exceptions que toutes ces poupées. La preuve en est que vous les montrez du doigt.

La femme moderne, c'est Janine. Janine que le délicieux roman de Jean Dufourt vient de peindre comme elle le méritait (1). Il ne pouvait mieux faire que de laisser parler son héroïne elle-même. Il l'a donc forcée d'expliquer son cas. Elle le fait avec cette belle et saine franchise de notre génération qui a relégué l'hypocrisie au grenier avec les entourures d'Agnès et ses complications sentimentales.

N'allez pas croire surtout qu'elle s'embarrasse d'un réquisitoire féministe. Janine sait que l'amour est la grande affaire de la vie et qu'il est là pour en atténuer les inconvénients et les inégalités. Au surplus, quand trouverait-elle le temps d'aller aux urnes? En moins de cinq années elle a trois enfants, sept cuisinières, douze femmes de chambre et des remplaçantes à l'infini.

Cela représente une expérience et des aventures. Aventures autrement palpitantes que celles du sempiternel roman d'adultère.

(1) *Maitresse Jacques* ou *L'Épouse à tout faire*, par Jean Dupont. Ed. Plon, Paris.

Le tout est d'en sortir avec une bonne santé, de beaux enfants et un mari satisfait. Ah! je vous assure que ce n'est pas facile! Non point que je veuille dire du mal de tous les maris en général et de celui de Janine en particulier. Ils sont un peu égoïstes comme tous les hommes y compris les meilleurs. Mais puisqu'on les aime tels qu'ils sont! Janine en prend amoureuxment son parti. Elle ne demande qu'à trouver en son seigneur et maître des exigences qui lui confèrent à elle, des privilèges d'esclave. Au début, tout va bien. Voyage de noces, lune de miel, tendresses. On rentre chez soi. « Enfin seuls! » La cuisinière, en effet, rend son tablier. Mince difficulté. Le prétexte est bon pour montrer au mari que l'on a des qualités ménagères. Seulement neuf maris sur dix ne les apprécient pas. La femme-fourmi n'est pas le fait de Gérard. Il préfère que Janine danse, chante et conserve les mains blanches. Cela dure tout l'été. Au clair de lune, la cigale rêve et bénit le ciel de lui avoir donné un mari aux défauts si aimables...

Avec l'hiver, survient le premier bébé. On aurait tort de s'imaginer que ce soit peu de chose à l'heure qu'il est. On ne met plus les enfants au monde avec la belle simplicité d'autrefois. Il y a le ménage qui requiert la ménagère, la garde qui fait partir la cuisinière, le mari qui a besoin de société et les invitations qui pleuvent... Heureusement, Janine est le courage même. Aussitôt relevée, elle se met en face du problème et s'apprête à en résoudre les nouvelles difficultés. Comment faire marcher de pair, un ménage, un mari, des servantes et des enfants, autrement dit, comment être cordon bleu, épouse, femme de chambre et nourrice, en demeurant femme, en cultivant son élégance personnelle et ses relations?

Janine a retiré de ses études universitaires, un certain sens philosophique qui l'engage à ne conclure, en l'occurrence, qu'en bonne connaissance de cause. Elle va consulter ses amies Colette et Adèle à qui plusieurs années de vie conjugale ont dû donner de l'expérience.

Adèle est cette personne dont l'apathie intellectuelle a su trouver un refuge commode dans le perpétuel astiquage des casseroles et des gosses. Elle a renoncé à toute espèce de charme, aux relations de son mari et à la conquête de ce mari même. Suicide intellectuel et social. Il y en a qui disent : « C'est une si bonne femme de ménage. »

Mais pourquoi n'est-elle que cela? Janine préfère résoudre autrement la question. Elle court chez Colette. Celle-là tient bravement le coup. Elle a découvert la formule du mouvement perpétuel, remplace sa bonne, accompagne son mari en soirée, passe le reste de la nuit au chevet de ses enfants, supporte sa belle-mère avec le sourire, donne le lendemain un concert, frotte l'argenterie et raccommode, entre-temps, les chaussettes. À ce régime, elle fond tant et si bien qu'elle y gagne une besogne de plus, celle de rétrécir ses robes. Elle vit de ce système avant d'en mourir à bref délai. Et Janine n'a pas envie de mourir...

Où est la lumière? Un soir qu'exténuée par une lessive de langes, Janine est entraînée par son mari à la Comédie-Française, la solution lui apparaît. On donnait *L'Avare*, de Molière, et la révélation se fit au moment où Harpagon prépare avec son factotum maître Jacques, les cérémonies du mariage de sa fille.

— Il faudra, dit l'avare, de ces choses dont on ne mange guère et qui rassasient d'abord : quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

— C'est donc à votre cuisinier que ceci s'adresse, répond maître Jacques; et il met sa veste et sa toque.

Maintenant il faut nettoyer mon carrosse.

— Ceci s'adresse à votre cocher.

Et maître Jacques endosse sa houppelande.

Janine regarde et écoute. Elle se croit devant un miroir.

Que me voilà bien, s'écrie-t-elle ! Je suis moi aussi maître Jacques, cuisinière et institutrice de mes enfants, nourrice et pianiste, femme de chambre et femme du monde, garde malade et économiste, que sais-je encore ?

Je suis tout cela et bien plus en même temps. Mon métier est de faire mille choses à la fois avec la meilleure grâce du monde.

Je dois mettre le macaroni au feu, approuver les conseils de ma belle-sœur, donner la tétée au dernier-né et venir saluer les amis de mon mari. Celui-ci qui a de légitimes raisons de croire que le meilleur gouvernement est celui du bon tyran, me rappelle à tous mes devoirs sans se soucier ni de l'heure, ni du jour, ni de ma fatigue, ni des impossibilités. Et Janine décida d'imiter jusqu'au bout maître Jacques. Gérard lui faisait-il une observation relative aux repas, elle courait revêtir son sarrau de cuisine. Faisait-il allusion à des invitations, en hâte, elle passait sa toilette de réception afin de répondre avec plus d'à propos. Le malheureux mari en restait décontenancé, ahuri, médusé. L'impertinence de Janine était encore de l'amour. Mais Gérard se défiait.

Il finit pourtant par comprendre qu'il fallait que toutes choses se fassent successivement et chacune à son heure. Il fit mieux. Il acheta à maîtresse Jacques, un aspirateur de poussière, une creuse électrique, puis une laveuse automatique...

Vous riez. Je vous jure bien que ce roman n'est ni une farce, ni une satire, mais qu'il peint de la manière la plus exacte la majorité des femmes d'aujourd'hui. Comme elles demeurent à l'ombre de leur foyer, on les ignore. Comme on les voit tous les jours attelées, souriantes, à des besognes apparemment humbles, on oublie de s'édifier.

Ce sont des vaillantes, des sages, des saintes souvent... Mais au lieu de se réjouir avec l'Écclésiaste de ce qu'il y ait encore des femmes fortes, on préfère entonner les lamentations de Jérémie. C'est dans le goût du jour.

Quelques évaporées passent sur leur 50 HP. la cigarette aux lèvres; quelques snobinettes évoluent sans décence sur les plages et tout le monde de clâmer, les bras au ciel : Où allons-nous ?

N'allons pas loin. Regardons, autour de nous avec optimisme, ces jeunes épouses, ces jeunes mamans bourgeoises dont le sort difficile sinon tragique requiert une force d'âme peu commune.

La guerre, l'augmentation formidable du coût de la vie, la cherté des logements ont porté au maximum les servitudes de la ménagère. Et ce ne sont pas les seules puisqu'elle est épouse, puisqu'elle est mère. Se représente-t-on assez ce qu'est son existence quotidienne à cette heure où elle se trouve en face de problèmes multiples, malaisés à résoudre et combien angoissants ?

« Epouses à tout faire ». Il s'agit bien, en vérité de « l'ample comédie à cent actes et à cent personnages divers. »

La plupart des jeunes femmes d'aujourd'hui la jouent avec bonne humeur et bonne grâce. Cela prouve et pour la profondeur de leur cœur et pour la solidité de leurs nerfs.

Elles ont de plus fréquentes occasions d'avoir des migraines et des soucis ménagers et pourtant elles en parlent moins. Lorsque le mari rentre, il les trouve pimpantes, coquettes, malgré tout, et disposées à être ce bon « copain », cette intelligente collaboratrice à qui, parce qu'elle a tout donné, on peut tout dire.

« De notre temps », disent nos mères un brin suffoquées par l'évolution des mœurs. Mais leur temps est celui où l'on sonnait un domestique pour déplacer un fauteuil, où les légumes étaient pour rien...

Il ferait beau voir que nous nous avisions aujourd'hui de sonner nos irascibles et volages cordons bleus.

Ne sommes-nous pas plus souvent servantes que maîtresses ?

— Notre siècle, dira très justement Janine, n'est plus celui de la guerre en dentelles.

Aurions-nous renié toutes les vertus d'autrefois ? Assurément non. Maîtresse Jacques s'expliquera là-dessus avec une franchise qui lui fait honneur :

Hélas ! la vie n'est pas simple aujourd'hui, même pour une petite bourgeoise. Une parfaite droiture ne lui suffit pas toujours pour résoudre les problèmes variés qu'elle lui pose incessamment. Et il ne lui est ni inutile, ni mauvais de savoir à propos se composer le visage. Je demeure très reconnaissante à ma mère de son éducation. Si j'ai paru quelquefois m'habiller légèrement, je n'ai jamais quitté le bon et honnête vêtement de dessous que je lui dois.

Toute ma vie d'épouse, de mère, de femme du monde et... de ménage n'a été qu'un long et persévérant effort d'adaptation et de conciliation. Pour secondar cet effort, je n'ai pas fait si des vertus domestiques et privées, même les plus humbles...

Un de mes grands oncles maternels, bonhomme fort original, grand pêcheur de truites et d'ombres, avait coutume de dire d'un ton péremptoire : « L'épouse doit être, comme une canne à mouches, flexible et solide. » Cher oncle, dont je me suis souvent rappelé les paroles, peut-être seriez-vous content de moi !

De fait, s'il est une époque où les solides et traditionnelles qualités de la femme bourgeoise ont eu l'occasion de se révéler, c'est bien la nôtre.

Trouvez en un autre temps des femmes qui réalisent des prodiges d'économie, d'ordre, de dévouement et d'ubiquité comme Janine et ses sœurs innombrables. Heureuses d'ailleurs ! Car la femme a découvert le bonheur dès qu'elle a découvert le sens plein du mot servir.

Être toute à tous, nécessaire à chacun, éprouvant à quel point son épanouissement est en raison de cela même... Éternelle esclave, reconnaissante à Dieu de l'avoir créée ainsi, pour mieux comprendre et remplir une mission d'amour.

Mais le ménage Janine-Gérard, manque un peu d'envoiee, me dit cet ami qui tout en trouvant le livre diablement amusant, regrette que les personnages soient un peu emboîrés dans le terre à terre quotidien.

La remarque me surprend. Je crois que pour avoir les pieds bien en terre comme une brave petite femme moderne et modeste, Janine n'en témoigne pas moins de quelques coups d'ailes qui l'honorent.

— Tout son surnaturel, reprendra-t-on, consiste en une messe hâtive le dimanche et dans l'Ave-Maria qu'elle enseigne à ses enfants.

Mais il me semble qu'il lui faut, au contraire, une bonne dose de vie intérieure pour être ce qu'elle est : épouse accomplie, mère patiente, ménagère infatigable. Elle ne nous fait pas de confidences sur ses prières, mais sa mystique me rassure parce que sa charité m'édifie.

Son histoire, il est possible que beaucoup d'hommes trouveront banale. Ne sont-ils pas un peu tous, comme Gérard... ? Ils nous demandent d'avoir les mains blanches, de triompher d'extraordinaires aventures et de chanter avec succès dans un salon. Et puis ce n'est ni Janine, ni vous ni moi qui pourrions y changer quelque chose. Depuis la malencontreuse chute d'Eve vous disais-je en commençant...

JEANNE CAPPE.

Léopold I^{er} et Metternich

Depuis le succès de grande envergure obtenu par le livre du comte L. de Lichterfelde, *Léopold II*, et le succès moins considérable, mais réel cependant, du livre du comte Corti et du baron Buffin, *Léopold I^{er} oracle politique de l'Europe*, le public s'intéresse à l'histoire de notre dynastie et accueille avec plaisir les détails nouveaux qu'on lui donne au sujet de nos deux premiers rois. L'an dernier, mis en possession de la correspondance échangée entre Léopold I^{er} et les chanceliers de l'empire d'Autriche, nous avons apporté aux lecteurs de la *Revue catholique des idées et des faits* des fragments de cette correspondance relatifs à la politique du Roi vis-à-vis des catholiques belges. Nous leur offrons aujourd'hui d'autres lettres que s'écrivirent le monarque et le chancelier entre 1832 et 1839. Ces lettres montreront notamment à nos lecteurs comment Léopold jugeait les Néerlandais et l'opinion qu'il avait de ses sujets.

Les missives qu'on va lire se rapportent à deux événements : les négociations de la Conférence de Londres pour amener une paix définitive entre les Pays-Bas et la Belgique et l'appel dans notre pays du général polonais Skrynecki qui amena la rupture, en 1839, des relations diplomatiques entre Léopold I^{er} d'une part et les souverains de Prusse et d'Autriche d'autre part.

Il importe pour que l'on puisse bien comprendre cette correspondance, que nous disions en quelques mots ce que furent les événements qui la provoquèrent.

Les cinq puissances avaient imposé à la Belgique le traité des XXIV articles et les ratifications de ce traité, repoussé par la Hollande, venaient d'être échangées à Londres au printemps de 1832. Après avoir contraint le cabinet de Bruxelles à accepter purement et simplement les conditions du 15 novembre 1831, la Prusse, l'Autriche et la Russie avaient apporté des réserves à ces ratifications, espérant par des négociations ultérieures obtenir à la convention des modifications profitables à la Hollande. Mais si M. van de Weyer, ministre de Belgique à Londres, avait en désobéissant à ses instructions, accepté la ratification russe qui remettait en question plusieurs articles importants du traité, l'émotion populaire força le gouvernement à déclarer qu'il n'accepterait pas de concourir à des négociations nouvelles avec la Hollande sans que l'accord n'eût été exécuté d'abord dans toutes ses parties déclarées « immuables et définitives », c'est-à-dire tout au moins avant que le territoire belge ne fût évacué. La Conférence admit d'abord la légitimité de cette prétention, mais les diplomates néerlandais, munis d'instructions en apparence conciliantes accusent habilement les Belges d'intransigeance. Ils parviennent bientôt à amener les diplomates réunis à Londres et trompés par l'astuce néerlandaise à peser sur la Belgique afin de l'amener à des concessions. Le roi de Prusse écrit lui-même à Léopold I^{er} une lettre restée inédite jusqu'aujourd'hui et qui est ainsi conçue :

« Monsieur mon Frère, Votre Majesté connaît d'ancienne date les sentiments personnels que j'ai tâché de Lui témoigner dans toutes les occasions. Ainsi Elle ne peut douter de l'intérêt avec lequel j'ai suivi ses destinées, indépendamment même des rapports qui les lient à celles de l'Europe. La force des choses et des événements ayant enlevé la possession de la Belgique à Son Souverain, l'Europe ne peut que se féliciter de voir Votre Majesté occuper ce nouveau trône. Les justes regrets que les malheurs du Roi, mon beau-frère, m'ont fait éprouver, ne m'empêchent pas de rendre justice aux éminentes qualités de Votre Majesté. Quand l'œuvre de la médiation sera achevée, je ne doute pas, Sire, que, sous votre administration éclairée, le même pays qui, plus d'une fois depuis deux ans a menacé la paix et l'union de l'Europe, ne contribue à maintenir l'une et à resserrer l'autre, mais cette œuvre ne sera consommée et la prospérité de la Belgique ne sera bien assurée que par le traité définitif entre elle et le royaume des Pays-Bas. Votre Majesté doit sentir qu'il manquera toujours quelque chose à Son Bonheur et à celui de ses peuples tant que les questions pendantes ne seront pas décidées d'un commun accord. Elle a l'âme trop généreuse et trop élevée pour ne pas sentir également qu'il dépend en grande partie d'Elle de les terminer en faisant

quelques sacrifices au Souverain à qui les circonstances en ont imposé de si grands et j'ose dire de si cruels. En énonçant ce vœu, mon cœur le dépose dans le Sien : je suis sûr qu'il n'y sera pas stérile et qu'il y portera d'heureux fruits ; car Elle reconnaîtra que par les facilités qu'Elle apportera dans cette négociation Elle acquerra des titres glorieux à la reconnaissance de l'Europe. »

Il suffisait donc d'une simple résistance de la Hollande pour amener l'Europe à envisager la possibilité de priver la Belgique d'une partie des avantages que lui avait laissés le traité du 15 novembre.

La Hollande en fut d'ailleurs pour ses frais d'astuce. Le ministre qui avait pris des engagements vis-à-vis du Parlement donna sa démission et le général Goblet, qui prit le portefeuille des Affaires étrangères, cédant aux instances de lord Palmerston, consentit secrètement à des négociations avec le roi Guillaume sans évacuation préalable des territoires belges encore occupés par des troupes des Pays-Bas. Mais alors les plénipotentiaires néerlandais durent s'avouer sans pouvoirs et confesser que les dispositions conciliantes auxquelles la Conférence avait ajouté foi constituaient une simple comédie.

C'est la politique poursuivie dans cette occasion à l'égard de la Belgique qui donne lieu aux plaintes de Léopold I^{er} dans les lettres à Metternich que nous reproduisons.

Le second sujet qui fournit matière à la correspondance de Léopold I^{er} avec le prince-chancelier se rapporte à l'engagement au service belge du général Skrynecki, un des survivants de la révolution polonaise et qui avait battu les Russes dans la sanglante bataille d'Ostrolenska. Désireux de renforcer l'armée belge par le concours d'un général expérimenté à un moment où il y avait des possibilités de guerre, Léopold I^{er}, sur les conseils du comte F. de Merode et avec l'aide du comte de Montalembert, mais sans consulter son ministre des Affaires étrangères, avait, en 1839, offert au général une situation de disponibilité. Mais Skrynecki, pour répondre à l'appel de Léopold avait dû quitter furtivement l'Autriche où il était interné. Les Cours du nord virent dans l'appel fait à l'officier polonais un acte d'hostilité à leur égard, parce que, à ce moment la Belgique paraissait vouloir se rebeller contre les décisions de la Conférence de Londres qui préparait le traité du 18 avril 1839. La Prusse et l'Autriche rompirent les relations diplomatiques avec la Belgique, relations renouées plus tard à grand peine (1). La lettre que Léopold I^{er} adressa à ce sujet à Metternich contient une curieuse appréciation du caractère des Belges.

Dans une lettre du 11 juin 1832 (voir *Revue catholique des idées et des faits* du 30 septembre 1927), Léopold I^{er} s'était plaint à Metternich de l'attitude prise par les Puissances à son égard.

Le chancelier lui répond :

Vienne, le 23 juin 1832.

La responsabilité du retard si long apporté au règlement diplomatique ne nous incombe pas. Elle est due uniquement à l'allure toute particulière prise par la question belgo-hollandaise à Londres. La chose souffrira encore de nombreuses difficultés avant d'être menée à bonne fin, si une marche différente, plus conforme aux règles habituelles de l'usage, n'est pas suivie. J'envoie, par le courrier de ce jour, une proposition à Londres, conformément à laquelle nous estimons qu'il y aurait lieu de procéder. Je désire vivement que cette proposition soit acceptée, et Votre Majesté peut contribuer beaucoup à son adoption, en restant fidèle aux déclarations qu'Elle a faites à Compiègne, ainsi qu'il résulte des nouvelles que nous avons reçues de Paris.

Votre Majesté et la Belgique doivent avoir à cœur que la solution intervienne bientôt. Toute l'Europe a le même intérêt, car, à toutes les époques, et d'autant plus à celle que nous vivons actuellement, rien n'est pire que les questions pendantes. Il ne faut rien commencer que l'on ne finisse pas.

Dans la question belge, la règle a été mal suivie et la Conférence a, sans le vouloir, fait le jeu du roi Guillaume, jeu qui ne pouvait jamais être celui de Votre Majesté et n'a jamais été le nôtre.

La politique de notre Cour n'a pas besoin de commentaires pour être comprise. L'Empereur proclame si ouvertement ses principes

(1) Nous avons raconté cet incident avec détails dans notre *Histoire diplomatique du traité de 1839*. Le chanoine De Lamoy en a fait également un excellent exposé dans la *Revue générale*.

et ses vœux, et cela depuis si longtemps que ceux qui doutent encore aujourd'hui sont nés aveugles.

Je prie Votre Majesté d'être convaincue que la véritable situation des Pays-Bas n'est connue nulle part mieux qu'ici. Notre mérite en cela n'est pas grand. L'esprit de la nation nous est présent et ce que Votre Majesté a bien voulu nous en dire (1) me prouve qu'Elle le suit dans la bonne voie.

L'esprit religieux ne déplaît jamais aux gouvernements lorsque ceux-ci ne se nuisent pas à eux-mêmes par des fautes. Votre Majesté rencontrera une grande difficulté dans Sa législation. L'expérience seule peut enseigner si un trône est solide lorsqu'il est fondé sur de pareilles bases. Nous souhaitons la pleine indépendance de la Belgique; elle est liée à celle du Souverain. Que Votre Majesté soit donc indépendante et le pays le sera également.

Votre Majesté peut voir que je n'ai pas abandonné mon ancienne habitude de parler franchement avec Elle. J'agis contre ma nature si je ne comportais autrement et je pense que Votre Majesté préfère retrouver en moi une vieille connaissance que de devoir faire la connaissance d'un nouveau personnage.

Cette réponse provoqua, un mois après, de la part de Léopold I^{er}, l'intéressante missive que voici :

Bruxelles, le 25 juillet 1832.

Mon cher Prince,

La cordiale et amicale lettre de V. A. m'a reporté aux vieux et beaux jours où je vous voyais si souvent, et où je vous écoutais si volontiers. Gardez-moi ces sentiments et soyez persuadé que j'attache un grand prix à leur conservation.

Les décisions de la Conférence sont semblables au mouvement d'une vie sans fin. C'est dommage, car elle se rend ridicule aux yeux de l'Europe, et j'aurais beaucoup aimé que les peuples eussent considéré ce tribunal avec beaucoup de respect et de crainte. Cela devient impossible, vu que l'on a fait soixante-neuf protocoles au sujet d'une question pour la laisser à peu près dans l'état où elle était primitivement.

J'apporte la meilleure volonté et peut-être trop d'honnêteté dans ces négociations, tandis que l'attitude de la Hollande porte l'empreinte d'un avocat, et ce qui est plus, d'un avocat de bas étage, et d'un monopoliste. En outre, les Hollandais ont des principes de banquiers; même les plus petits profits ne sont pas négligés; et un examen approfondi révèle que leurs revendications les moins compréhensibles ont pour but de s'assurer un bénéfice pécuniaire quelconque.

Je suis cependant venu ici, à proprement parler, pour éviter que la Belgique ne tombât en tout ou en partie aux mains de la France. Si on veut également éviter que cela n'arrive dans l'avenir, il ne faut pas d'une part chercher à lui enlever tous ses moyens d'existence tandis que d'autre part on met encore à sa charge les dettes du voisin. Toutes les puissances, sans même excepter la Russie, ont intérêt à ce que la Belgique vive indépendante et heureuse parce qu'alors, comme c'est encore le cas jusqu'ici, elle ne peut en aucune manière devenir française. Si au contraire, on lui fait de son indépendance un objet de tourmente, il est compréhensible qu'elle ne subsistera pas.

La Hollande reçoit notre argent; elle obtient malheureusement notre territoire situé sur la Meuse; elle conserve en outre tous les avantages qui lui ont été accordés en tant que pays, par des subsides belges; tels sont : toute la flotte, les grands emprunts faits pour les colonies et les avantages d'un amortissement de quinze ans de la dette hollandaise; car la Belgique n'a apporté au ménage que la vieille dette austro-belge qui était insignifiante.

Que demande-t-on en échange? Quelques communications commerciales libres ou du moins possibles, qui sont également importantes pour d'autres Etats, en particulier pour l'Allemagne. La Hollande ne veut pas; elle nous autorise bien à participer au paiement de sa dette, mais accorder le passage par des eaux qui sont en grande partie les bouches de fleuves belges est contre son honneur! Il ne s'agit nullement de prendre quelque chose à la Hollande ou de lui porter préjudice, mais le raisonnement hollandais est le suivant :

« Les Belges ne doivent faire aucun commerce car ils causeraient du tort aux nôtres ». Je suis persuadé maintenant que les deux pays peuvent parfaitement commercer et vivre l'un à côté de l'autre; pour un grand nombre de produits tels que la houille, les pierres,

la chaux, le bois, etc., il est même souhaitable que la Hollande prospère, parce qu'avoir elle nous en achètera d'autant plus.

Les points principaux que le roi Guillaume invoque pour exciter ses Hollandais sont : la navigation sur les eaux intérieures et la route traversant un territoire qui n'était même pas hollandais autrefois.

La navigation intérieure est d'une importance infinie pour Anvers; son commerce vers l'Allemagne en dépend complètement. Je suis néanmoins disposé, moyennant des compensations équitables à céder sur les deux points : navigation intérieure et route de Sittard, si la Belgique reçoit en échange des avantages égaux. Mais je ne peux céder en aucune manière en ce qui concerne la liberté de l'Escaut. La Conférence s'était déjà prononcée à cet égard dans le dixième protocole; je suis presque décidé à maintenir le point de vue admis dans ce protocole. Pour renoncer au traité du 15 novembre, je dois avoir la garantie que les modifications que la Hollande demande seront les dernières; cette garantie je ne la trouverai que dans l'évacuation réciproque des territoires. Le roi Guillaume peut d'autant moins s'y opposer qu'il avait accepté, en novembre 1830, l'armistice qui stipulait l'évacuation des territoires, et qu'en outre nous possédons beaucoup plus de ses territoires qu'il n'en dévient des nôtres. La situation d'une ville ancienne et belle comme Anvers, avec toutes ses œuvres d'art, est absolument trop dangereuse; une imprudence quelconque, un malentendu, peut la réduire en cendres. Si on ne me donne pas cette garantie, je demanderai, comme c'est mon bon droit, l'exécution pure et simple du traité du 15 novembre » (1).

J'espère que Votre Altesse verra que c'est là le seul moyen de terminer l'affaire. Depuis le mois d'octobre de l'année dernière, les troupes se trouvent face à face, sans qu'il existe même un armistice. Ce fait doit vous prouver combien mes soldats jeunes et passablement exaspérés et surexcités sont strictement obéissants, ni que jusqu'à présent aucun incident sérieux n'a eu lieu sur une frontière aussi étendue et entièrement ouverte.

Ma lettre est beaucoup trop longue; je veux la fermer en recommandant le baron de Loe à votre bienveillance; il n'a absolument rien de commun avec la Révolution ni avec les révolutions, et il ne sera jamais que l'envoyé de son maître.

Veuillez avoir la bonté de me rappeler au souvenir de la Princesse, et agréer l'expression de ma considération la plus distinguée et de mon amitié sincère et fidèle.

(S) LÉOPOLD.

A. DE RIDDER.
Directeur général
au Ministère des Affaires étrangères.

(A suivre.)

Bloc-notes littéraire

Deux petits hommes et leur mère. — Il est arrivé à Henriette Charasson une aventure singulière.

On sait que M^{me} Henriette Charasson est un écrivain de talent, qui a publié plusieurs ouvrages couronnés par l'Académie française, et un autre, les *Heures du foyer*, deux fois primé dans différents concours. J'ai dit ailleurs, avec quelques restrictions, beaucoup de bien de ce dernier livre, qui chante délicatement les joies de la famille.

Sa plume ne reste jamais inactive. Et l'on comprend que comme tant de mères, elle rédige aussi pour elle-même son « livre de raison », où elle consigne, pour en garder le souvenir attendri, tous les émois de son cœur maternel. Elle jette sur le papier un mot, un geste de son petit José, ou de son petit Antoine, et elle serre cela dans son secrétaire comme on garde les photographies de tous les âges de ses enfants.

(1) Voir la lettre de Léopold I^{er} du 23 juin 1832, dans la *Revue* du 30 septembre 1927.

(1) Les mots entre guillemets sont en français dans le texte original.

Cela n'a, évidemment, aucune prétention littéraire; ce ne sont souvent que des mots alignés, tout juste bons pour fixer un souvenir, avec quelquefois des morceaux un peu mieux rédigés, selon le temps dont une mère tout à son devoir peut disposer.

Or, un indiscret doit avoir dérobé ce cahier intime, et il est allé le porter tout chaud chez Flammarion, et, aujourd'hui, les feuillets en sont dispersés au vent de la publicité; le monde entier peut les lire.

En attendant qu'on découvre le coupable, joignons nos protestations à celles que l'auteur n'aura pas manqué de faire, et blâmons énergiquement cette publication.

Il est vrai que le procédé n'est de nature à faire aucun tort à la réputation de l'épouse et de la mère. Les sentiments qui sont exprimés dans ces pages sont toujours beaux et en rapport adéquat avec le devoir.

Mais la réputation de l'écrivain mérite aussi d'être défendue. C'est lui faire un tort grave que de publier des poèmes encore informes, avant que l'auteur n'ait eu le temps de les mener à leur perfection.

Mais l'aventure n'en est pas restée là. Comme si c'était une affaire concertée, toute la presse a donné dans le panneau. Les plus graves critiques ont cru que c'était arrivé, et se sont mis, par habitude sans doute, à faire l'éloge du bouquin. Mgr Baudrillard lui-même y est allé de ses deux colonnes de louanges dans la *Croix*. De voir l'illustre prélat, à peine descendu de la chaire de Notre-Dame, où il vient de brasser vingt siècles d'histoire, se pencher avec complaisance sur ces bluettes, me fait songer à Henri IV jouant cheval avec ses enfants.

Je crois cependant, malgré le succès de la mère des deux petits hommes, que René Johannet a raison, dans les *Lettres* du 1^{er} juin, de nous prémunir avec verve contre l'envahissement d'une littérature pouponnière, qui n'a pas toujours heureusement inspiré les plus grands génies, à preuve certains poèmes de l'*Art d'être grand-père*.

Sans tomber dans l'erreur du XVII^e siècle, qui ignorait l'enfant et le jugeait inapte à figurer dans la littérature — à moins que, comme le petit Joas, il ne fût un prodige de précocité et ne pût être soupçonné de parler sous l'inspiration divine — il faut bien reconnaître qu'avant le premier usage de la raison et même un bon temps après, l'enfant paraîtra plus charmant à sa mère qu'au grand public, et qu'une mère se fera facilement illusion sur le degré d'intérêt que présentent ses gestes incertains et ses menues réflexions.

Heureusement, il y a dans le livre de Henriette Charasson une seconde partie, *Images de piété*, que le titre n'annonçait pas, et qui est bien supérieure à la première. Mais les critiques louent beaucoup moins cette partie, soit qu'ils aient été médusés par les deux petits bonshommes du titre, soit qu'ils n'aient pas, comme il arrive, poursuivi leur lecture jusqu'au bout.

* * *

Littérature balnéaire. — N'ayant pas lu *Mon Harem de Deauville*, de Pierre Zenda, je m'abstiendrai d'en parler. Mais je puis parler de la façon dont le *Figaro*, du 18 juin, annonce le livre dans un entrefilet, qui a tout l'air d'une réclame rédigée par l'auteur ou par l'éditeur. Voyez avec quel art d'aguicher les passions chaque terme a été choisi, comme si le titre ne suffisait pas. Les amateurs d'impressions troublantes et de sensualité raffinée sauront après cela à quoi s'en tenir. Les gens honnêtes aussi :

« Voilà le type du roman ultra-moderne. Écrit en un style cinglant et savoureux, il retrace la mêlée des races, l'exaspération hallucinante de luxe et de désirs, la vie cosmopolite de la Tour de Babel de notre société moderne. Tout est surprise et amuse-

ment dans ce livre où Pierre Zenda peint une fin de civilisation et pose un problème. »

Le mot de la fin, hélas, est de circonstance. De tels livres sont le témoignage de la décadence de la civilisation française. Le malheur n'est pas qu'ils la constatent, mais qu'ils l'accélèrent.

PAUL HALPIANTS.

Comment Erasme perdit ses premiers amis

Ainsi qu'un météore brillant et mystérieux, Erasme de Rotterdam a traversé son temps, attirant tous les regards. Peu d'hommes atteignent de leur vivant une célébrité pareille à la sienne. Au début du XVI^e siècle, nul ne pouvait rivaliser avec ce personnage d'origine obscure et douteuse, tour à tour religieux, secrétaire d'évêque, écrivain errant, professeur et publiciste, dont la plume élégante et hardie abordait tous les sujets.

Religieux, il jeta son habit blanc; ses pages attaquent les moines et dissertent sur les vertus chrétiennes; on trouve mêlés dans ses œuvres les livres saints et les proverbes de l'antiquité païenne, côte à côte le Christ et Cicéron. Après avoir encouragé Luther, il se retourna contre lui. Comment juger cet homme? M. Brémond lui trouve une âme profondément religieuse, d'autres l'accusent d'avoir touché à tout avec une légèreté et une suffisance insupportables.

Gardons-nous de départager les savants. Limitons notre curiosité à un trait de sa jeunesse.

* * *

Erasme fut moine; plus exactement chanoine régulier, mais nous pouvons négliger cette nuance. A l'entendre, ce ne fut pas sa faute, mais celle de ses maîtres qui l'y avaient contraint par une pression indiscrète. Quand Erasme écrivit cette histoire, les maîtres incriminés n'étaient plus là pour se justifier.

Quoi qu'il en soit, l'habit de chanoine régulier lui fut donné au couvent de Steyn, qui relevait de la congrégation dite de Sion, en Hollande. C'était en 1487, il avait vingt et un ans.

Ses débuts dans la vie religieuse ne lui parurent pas insupportables, ses lettres ne contiennent aucune plainte. Aussi bien de ferventes amitiés l'entouraient. La plus douce peut-être l'unissait à Guillaume Herman, son ancien condisciple de Deventer. Corneille Gérard, oncle de Guillaume et chanoine de la même congrégation, mais d'un autre monastère, entra bientôt en tiers dans cette amitié.

Malgré l'éloignement de Corneille, ils formèrent un groupe lié par le commun amour des lettres antiques. Guillaume et Corneille savaient l'art difficile des vers latins. Avec leur aide et sous la direction de l'aîné, Erasme devint humaniste accompli. Il eut tôt fait de les éclipser.

Leur correspondance subsiste en partie. Les trois amis s'entretenaient de belles lettres et d'auteurs classiques et se passaient leurs poésies. Elles célébraient la Vierge et les saints.

La vie bientôt les dispersa. Erasme, ordonné prêtre en 1492, trouvait, dès l'année suivante, l'occasion honorable de quitter le cloître. Avec l'autorisation du prieur, l'évêque de Cambrai, Henri de Bergen, le faisait son secrétaire et l'emmenait.

Cette fonction ne retint pas longtemps le jeune humaniste; une période s'ouvrait pour lui de vie errante et parfois difficile. En 1495, Erasme quitta l'évêque et vint à Paris pour y acquérir les grades universitaires. Il prit logement au collège de Montaigu, que dirigeait d'une main rude le Malinois Jean Standonck.

Vers le même temps, Corneille disait adieu à son couvent et s'engageait dans la congrégation rivale de Windesheim.

Les séparations n'altèrent pas l'amitié cordiale des trois religieux. Leur correspondance se poursuivait. D'autres causes que leur éloignement contribueraient à les détacher l'un de l'autre.

* * *

En octobre 1497, Corneille prenait, lui aussi, la route de Paris pour une mission difficile et honorable. Un groupe de chanoines de la congrégation windesémienne, à l'invitation de l'évêque et du parlement de Paris, se rendait à la célèbre abbaye de Saint-Victor pour y rétablir la régularité religieuse. Corneille y était adjoind précisément à cause de son érudition littéraire et de sa réputation d'humaniste. On comptait sur lui pour rehausser le crédit de la mission réformatrice.

L'abbaye de Saint-Victor s'élevait alors aux portes de la ville, non loin de la Seine, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la halle aux vins. On roulait maintenant les barriques, où claquaient les fouets et les jurons des charretiers, on grinçait les claxons des chauffeurs, de ce temps-là s'épandaient les sonneries des cloches, les voûtes de l'église répétaient les chants liturgiques, celles du cloître s'animaient des calmes leçons chuchotées dans les encoignures. Elles répercutaient aussi, il le faut dire, certains échos moins pieux : conversations mondaines avec des élégantes, discussions et disputes entre les religieux.

Les chanoines néerlandais étaient chargés de mettre un terme à ces abus en donnant l'exemple de leur parfaite régularité. Les Victorins ne goûtaient nullement cette ingérence étrangère. Leur opposition fut tenace, mais, en gens polis, ils se bornèrent à ignorer leurs hôtes. Au bout de neuf mois, ils en eurent raison, les chanoines étrangers durent s'en retourner sans avoir obtenu grand chose.

Corneille seul, en raison sans doute de son renom d'humaniste, paraît avoir noué quelques amitiés dans le cloître. Il eut aussi l'occasion de revoir Erasme. Celui-ci venait de quitter le collège de Montaigu en pestant contre l'insupportable austérité de maître Jean Standonck. Il vivait au jour le jour, dans une sorte de bohème, qui devait étonner assez les confrères windesémiens ; des leçons données ici et là et l'appui de quelques amis des lettres, assuraient vaillamment sa subsistance.

Les deux amis reprirent avec une assiduité nouvelle leurs relations antérieures. Corneille pouvait montrer un grand poème en l'honneur de la Vierge, qu'il intitulait la *Mariade*. Son portefeuille contenait aussi des notes historiques recueillies en cours de route et dans la célèbre bibliothèque de Saint-Victor. Ils ont relu peut-être l'*Antibarbare*, qui était en quelque mesure leur œuvre commune, écrite dans leur première ferveur humaniste contre les adversaires du renouveau classique. A ce moment, Erasme préparait l'édition nouvelle de la *Forêt d'Odes*, œuvre de Guillaume Herman. Ses papiers contenaient un *Poème sur la maison natale de Jésus*, les premiers éléments de ses *Adages* et un *Traité épistolaire*.

Présenté par Erasme, Corneille entra en relations avec les humanistes parisiens. Il fit la connaissance de Robert Gaguin, l'auteur célèbre alors d'un *Résumé de l'histoire des Français*. Il approcha aussi les humanistes anglais qui, à Paris, s'étaient faits les mécènes de son ami, Thomas Grey, Robert Fisher, peut-être lord Mountjoy.

Les conversations de Corneille et d'Erasme touchaient parfois, ce semble, à d'autres sujets que la littérature antique et les travers des scolastiques contemporains. Le genre de vie que menait son confrère en rupture de cloître n'obtenait pas l'agrément de Corneille. Il l'exhortait à une conduite plus religieuse ; son exemple et celui des autres réformateurs, confrères et amis communs, tel Jean Mombaer, appuyaient l'autorité de ses paroles. En cette année 1498, Erasme écrivait à son prieur de Steyn : « Le monde me déplaît déjà, j'aspire à cette vie de pieuse tranquillité où je pourrai me consacrer à mon âme et à Dieu seul, méditer les livres saints et laver de larmes mes erreurs passées. » Bons propos vite oubliés.

Peu après, Erasme partit en voyage auprès de l'évêque de Cambrai ; il poussa plus loin, jusqu'à Bruxelles, jusqu'en Hollande. Guillaume Herman reçut sa visite et ses instances pour qu'il consentît à publier de nouveau. Dans son amitié sincère, Erasme se chagrina de voir Guillaume négliger les belles lettres, il le lui reprochait ardemment.

Durant cette absence, Corneille avait continué de fréquenter à Paris, les amis d'Erasme. Au cours de ces conversations, il lui échappa quelques mots de critique. Erasme, mis au courant plus tard, s'en montrerait péniblement affecté.

Quand il revint à Paris, Corneille avait repris, avec ses confrères, la route des Pays-Bas. La réforme de Saint-Victor avait échoué. Le chanoine néerlandais continua quelque temps d'entretenir par lettres des relations avec ceux qu'Erasme appelle les « satrapes ». Robert Gaguin échangeait avec lui une correspondance. Erasme n'eut pas un mot. Il s'en plaignit : « Etes-vous revenu de France avec une telle superbe, lui écrivait-il, que vous méprisez vos humbles petits amis ? »

Une autre raison lui mettait la plume aux doigts. Les confidences qu'il avait faites dans l'abandon de l'amitié, l'intimité de sa vie qu'il avait laissé surprendre seraient-elles gardées secrètes ? Erasme veut croire à la discrétion de son ami, mais sa foi n'est plus entière. On lui a rapporté les propos malveillants dont Corneille se serait rendu coupable. « Il y en a pour insinuer que vous n'avez pas toujours eu fidèle souci de ma réputation. » Erasme aussitôt proteste : « J'ai une idée si haute et si ferme de votre fidélité que je douterais plutôt de moi que de vous. » Quoiqu'il veuille, le doute a pénétré dans son cœur, cette phrase même invite Corneille à se justifier.

Rien ne vint. Erasme le confiait à leur ami commun, Guillaume Herman : « Corneille semble m'en vouloir, il ne m'écrit pas ; je me demande bien pourquoi. Bosschius a reçu de lui des lettres où je devine qu'il n'est pas question de moi. » Manifestement, Corneille a pris le parti de l'ignorer, il faut se rendre à cette évidence. L'amitié d'Erasme ne veut pas céder encore, mais elle envisage déjà l'oubli. « Pourvu qu'il t'aime, disait-il à Herman, il me reste cher, car pour moi, peu importe. »

Ce fut bientôt pis, Guillaume lui envoyait une lettre pleine de vifs reproches. Au cours de leur dernière entrevue, Erasme l'avait blessé. Dans son ardeur à réclamer qu'il se remit aux belles lettres, des paroles trop vives lui avaient échappé. Guillaume en montrait sa mauvaise humeur. Celle-ci l'emportant, il allait plus loin et insinua un autre grief : « Quelle vie vous menez à Paris, vous le savez, et je suis au courant. On en dit long sur votre compte : il n'y a pas de quoi se féliciter. » Après avoir ainsi déchargé son cœur à son correspondant, Guillaume se plaignait de Corneille. Son cousin, soupçonnait-il, l'avait desservi auprès d'Erasme.

Mis en demeure de se justifier, celui-ci répondit point par point. Dans leur dernière entrevue, qu'avait-il dit qui ne sortit d'un cœur tout dévoué à la gloire de son ami ? « Je vous suppliais d'avoir un souci plus vif d'assurer à votre nom l'immortalité, j'insistais pour que vous fissiez paraître quelque ouvrage qui répondît à l'attente universelle. »

« Que je suis à plaindre ! » continuait l'humaniste. Vous imaginez que je mène ici une vie de paresse, de futilités, de plaisirs et que je ne laisse aller à des amourettes... Voulez-vous une juste image d'Erasme ? Représentez-le à vos yeux non pas oisif, ni amateur de bonne chère, ni adonné à des habitudes galantes, mais très affligé, mais en larmes, mais de tous le plus malheureux. » Il y a bien quelque « littérature » dans cette réponse.

Elle se terminait par la défense de Corneille, généralement soutenue. Il n'avait en rien manqué aux devoirs de l'amitié. Cependant, le souvenir des propos imprudents échappés à Corneille sur son compte pèse encore au cœur d'Erasme. Tout en professant qu'il refuse d'y croire, il ne peut s'empêcher d'en faire part à Guillaume.

* * *

Etait-ce pour demander par lui une justification ? Elle ne vint pas. Il ne s'échangea plus de lettres avec Corneille dès la fin de 1498, son nom même ne se retrouve plus sous la plume d'Erasme ; de même, la correspondance avec Guillaume ralentit et s'arrête.

L'humaniste devenu célèbre avait le cœur fidèle. Malgré la froideur manifeste de ses premiers amis, son affection continue de les suivre. En 1501, se trouvant aux Pays-Bas, il fit le voyage de Haarlem pour revoir Guillaume, le reprendre, le regagner aux belles lettres et, comme il s'exprime, « le rendre grec ». Il revint désenchanté. « Notre Guillaume, cet ami si cher, toutes mes instances pour qu'il se remette aux travaux littéraires n'ont pas réussi à l'ébranler. Aussi l'ai-je abandonné et je n'en garde plus aucun regret. J'ai perdu cet ami unique. » Il ajoutait dans un retour de fierté : « Désormais j'aurai plus de souci de moi-même que d'autrui. »

En 1502, Erasme reprit un moment l'espoir ; Guillaume faisait paraître ses *Apologues d'Avianus*. De Louvain, où il se trouvait

alors, il écrit, proteste de son amitié constante, offre ses services. Pas de réponse.

L'année suivante, nouvel effort, nouvelle lettre, plaintes d'un silence obstiné, conseils et exhortations toujours semblables. Brusquement, une conclusion assez sèche : « Salut, très docte Guillaume. »

C'est la dernière lettre. Elle marque la fin de la plus chère amitié qu'Erasmus connut dans sa jeunesse. Le triumvirat humaniste qu'il formait avec Guillaume et Corneille parmi les chanoines réguliers aux Pays-Bas est désormais dissocié.

Quelles sont les causes de cette rupture, pour mieux dire, de cette désaffection progressive? Proissemments d'amour-propre, sourde jalousie au spectacle des succès d'Erasmus? Peut-être, mais davantage dissentiment profond et divergence croissante des idées et des aspirations.

Erasmus n'a fait que traverser son couvent. Il se détache des façons de penser et d'agir qui font le moine. L'idéal ascétique et religieux s'estompe à ses yeux à mesure que brillent d'un éclat plus vif la science, les lettres et la gloire. Apôtre de son nouvel idéal, il s'efforce en vain d'entraîner ses amis. Ses appels restent sans écho, ses reproches sans effet. Il n'ébranle pas leur fidélité aux traditions de leur ordre, l'un et l'autre s'obstinent à garder l'héritage spirituel des anciens. Peut-être Corneille pensait-il à Erasmus quand il disait au Carme gantois Arnold Bost son dominant souci de perfection religieuse : « Que d'impudents ennemis attaquent mes œuvres littéraires, je le préfère à mériter la critique de ma conduite. Je suis religieux et, dès mes jeunes années, Dieu aidant, j'ai pris parti d'éviter avec plus de soin les fautes morales que celles du langage. »

PIERRE DEBONGNIE, C. SS. R.

A propos de l'Alsace

La *Nation belge* du 2 juin insérait, sous le titre « Une apologie de l'autonomisme alsacien », la lettre d'un lecteur qui dénonçait ce que nous avions écrit dans la SEMAINE du 4 mai à propos de l'Alsace. Lettre tendancieuse, qui tronquait des phrases, intervertissait des citations, supprimait des contextes, bref prétendait nous faire dire ce que nous n'avions ni dit ni pensé, pour conclure : « Il n'est pas possible de prendre plus nettement la défense des autonomistes alsaciens !! Et la lettre se terminait par ce petit chantage caractérisé :

J'ai entendu des catholiques s'étonner de ce que des catholiques patriotes comme M. Paul Crokaert et le comte Louis de Lichtervelde continuent à collaborer régulièrement à la *Revue catholique des idées et des faits*. Acceptent-ils donc les idées de son directeur, qui, exposées dans des éditoriaux non signés, semblent engager toute la rédaction? Approuvent-ils l'action des autonomistes pour « tenir la politique française en échec dans les marches de l'Est »? Et que pensent de leur côté les nationalistes français que M. Van den Hout invite à venir parler aux *Conférences catholiques*, en même temps qu'il approuve publiquement les traîtres de Colmar? Qu'en pensent ces confédérés de droite et d'extrême-droite, dont certains sont même des amis de l'*Action française*?

A défaut de protestation ou de rectification de leur part, une grande partie du public ne risque-t-elle pas de croire que ces personnalités partagent tacitement les étranges opinions exprimées par le directeur de la *Revue catholique des idées et des faits*? N'y a-t-il pas là une équivoque qu'il serait de leur intérêt de dissiper rapidement?

Le 4 juin nous adressons un droit de réponse à la *Nation belge* avec demande d'insertion du texte complet de notre « Semaine » sur l'Alsace.

Le « journal quotidien d'union nationale » refusa de publier notre lettre « parce qu'elle contient des attaques contre une tierce personne qui n'a rien à voir dans ce débat ».

Nous avions écrit : « J'ai tout lieu de croire que le « lecteur » qui vous a écrit le 2 juin est cet entreprenant et intrigant jeune homme, se disant de votre entourage, qui est venu me voir il y a quelques jours et qui, très certainement à votre insu, m'a

menacé des foudres de la *Nation belge* et du ... *Pourquoi Pas?* si je ne faisais pas « ci », ou si j'osais « ça »... ».

Toutefois la *Nation belge* publiait le texte de la note sur l'Alsace en déclarant qu'elle « n'aura pas la cruauté d'insister » et en répétant :

Nous ne faisons que notre devoir en indiquant à nos lecteurs les singulières tendances de la *Revue catholique des idées et des faits*, dont le directeur fait appel à la collaboration d'écrivains belges patriotes et invite à Bruxelles des confédérés français, qui, s'ils étaient exactement informés hésiteraient certainement à accepter un tel patronage. Il y a là un double jeu que la lettre de M. Van den Hout nous oblige à signaler une fois de plus.

Nous envoyâmes alors à la *Nation belge* une nouvelle lettre qu'elle refusa d'insérer parce que « longue, tapageuse, claironnante, belliqueuse, pleine de bravades et de défis ».

Qu'on en juge :

Bruxelles, le 9 juin 1928.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

« Du droit de réponse que je vous ai adressé vous n'avez publié dans la *Nation belge* du 8 courant, que le texte de mon article si complètement défiguré par le « lecteur » dont vous avez inséré la lettre le 2 juin. C'est quelque chose, mais la justice demande davantage, d'autant plus que vous accompagnez cette publication de commentaires inadmissibles. Au risque donc de déchaîner cette cruauté qui a bien voulu me ménager je reviens à la charge et j'exige que vos lecteurs sachent que je vous défie :

1^o De démontrer que j'approuve les tendances des autonomistes alsaciens;

2^o De montrer que j'adopte une « attitude vraiment extraordinaire de la part d'un prêtre belge » parce que dans un court article sur le fond de la question alsacienne, je n'ai pas parlé de la collusion des autonomistes et des communistes;

3^o De définir clairement le prétendu « double jeu » que ma lettre vous a « obligé à signaler une fois de plus ».

L'accusation est claire. Le défi ne l'est pas moins. Il serait indigne du directeur de la *Nation belge* de ne pas le relever.

« A ces trois défis j'en ajoute un quatrième à l'adresse de l'auteur de la lettre publiée le 2 juin : qu'il se fasse donc connaître! »

Quant à la question alsacienne, vous m'obligez d'insister.

Hier encore, à Paris, des amis français — ces amis auprès desquels vos insinuations voudraient me compromettre — me confirmaient très exactement ce que j'ai écrit dans la *Revue catholique* le 4 mai dernier. Et il est impossible, Monsieur le Directeur, que vous ne connaissiez pas comme moi d'éminents Français qui pensent que les hommes d'Etat de la III^e République ont compromis ce beau résultat de la victoire : l'Alsace-Lorraine.

Et le jeudi 7 juin s'est tenu à Paris, au cri de « La République contre l'Alsace », un grand meeting organisé par des patriotes français — des nationalistes même... — qui ont proclamé devant plus de 10,000 auditeurs que :

« Après les élections du 22 avril dans les provinces recouvrées, le procès de Colmar a révélé à toute la France une cruelle blessure au flanc de la Patrie. L'autonomisme, exploité et soudoyé par l'Allemagne, a étendu largement sa plaie sur le cœur de notre Alsace.

Comment les enthousiasmes de nombre 1918 ont-ils pu se transformer en l'amère désillusion qui favorise aujourd'hui les espoirs ennemis? L'incapacité foncière d'un régime sans cervelle a heurté les sentiments les plus profonds de nos compatriotes retrouvés. Par des discours et des actes sectaires, ce régime a fait peser la menace sur leurs traditions les plus essentielles. Il n'a su leur apporter que la tyrannie tracassière ou l'aveugle inertie de son administration centralisatrice... »

Ainsi le lourd sectarisme... l'incapacité, la pusillanimité... et la trahison... ont découragé l'Alsace. En dix ans, nos politiques y ont semé la désaffection et la méfiance... »

Après tous les autres maux que nous devons à la République, voici le mal le plus hideux; pour la première fois dans notre histoire apparaît une désagrégation de l'unité nationale.

Voilà qui ressemble étrangement aux idées que vous me reprochez... Je veux relever pour vos lecteurs les passages de mon article que vous livrez à leur indignation (1) :

(1) En publiant nos lignes sur l'Alsace, la *Nation belge* avait en effet souligné certains passages par des italiques ou des capitales. Nous reproduisons ici notre article tel que ce journal l'a imprimé.

« Les élections françaises ont révélé tout le tragique de la situation en

1. « La grande affaire, c'est que l'Alsace cherche à défendre sa foi et ses coutumes et QU'ELLE A MILLE FOIS RAISON ». Vous imprimez ces derniers mots en capitales pour en souligner toute l'horreur. Pourquoi? Non seulement je n'ai pas dit que tous les moyens pour défendre les justes revendications de l'Alsace étaient légitimes mais j'ai même affirmé le contraire en disant que les Allemands avaient essayé d'utiliser et d'envenimer le mouvement. Alors que me reprochez-vous?

2. « Nous connaissons en Belgique cette mentalité néfaste de patriotards qui ne comprenant rien à la question flamande n'ont fait, depuis la guerre, qu'apporter de l'eau au moulin séparatiste. »

» Ouvrez-moi vos colonnes, Monsieur le Directeur, et j'y discuterai avec vous le bien fondé de mon affirmation. En attendant, je vous mets au défi d'y trouver une apologie quelconque de l'activisme. Pendant la guerre, les activistes étaient des traîtres. Il reste qu'une meilleure compréhension du problème belge par ceux qui se croient d'excellents patriotes eût évité à la Patrie la situation trouble qui devait fatalement favoriser l'éclosion d'un activisme criminel.

» Si depuis qu'elle existe la Nation belge avait eu, si à l'heure actuelle elle avait, un sens plus exact des réalités nationales, la question flamande serait loin d'avoir l'acuité qu'elle a malheureusement toujours.

3. « Il soutient — écrivez-vous — que les Alsaciens ont eu raison, allant jusqu'à dire que l'élection de députés catholiques n'aurait pas été une « solution ». »

» Je n'ai pas écrit cela. J'ai dit et je répète que les Alsaciens ont raison de résister au laïcisme et à l'outrancière centralisation que veut leur imposer le gouvernement de la République. J'ai dit et je répète que « dire aux Alsaciens : vous êtes des Français » égaux à tous les Français, envoyez au Parlement des élus selon votre cœur, ils collaboreront comme, et avec, les élus de toute la France au gouvernement de la République, dire cela n'est pas une solution non plus, car que pourraient quelques députés catholiques alsaciens noyés dans une Chambre en majorité anticléricale? » C'est vous qui soulignez, et vous vous indignez. Serait-ce par hasard que cette formule — qu'un de vos amis français (1), dont vous ne contesterez certes pas le patriotisme,

Alsace. Il n'a pas fallu dix ans à la France républicaine et laïque pour s'aliéner les provinces reconquises. Voilà où conduit la centralisation démocratique et le laïcisme d'Etat.

» L'Alsace est française et francophile, mais l'Alsace est catholique aussi. Pour se les attacher, la France eût dû laisser à ces nouveaux Français nés de la Victoire, une très grande autonomie et toutes les libertés linguistiques et religieuses. La République Une et Indivisible, dont la centralisation outrancière est une tare essentielle, s'est appliquée à faire ressembler en tout les provinces nouvelles aux provinces anciennes. Toute la législation, toute l'administration (cette machine infernale) françaises tendent à déchristianiser. Avec plus ou moins de ménagements. Paris a voulu faire passer le rouleau compresseur sur l'Alsace. Le résultat était inévitable. Un mouvement protestataire est né qui est allé en s'amplifiant. Que ce mouvement réjouisse Berlin et que les Allemands essaient de l'utiliser et de l'envenimer, rien de plus naturel. Toutefois, si l'y a une question alsacienne c'est à cause de Paris. Les responsables et les coupables sont des hommes d'Etat français.

On a tôt fait d'ailleurs de crier à la trahison, à l'immixtion allemande, etc. Les procès les plus retentissants n'y changeront rien : la grande affaire c'est que l'Alsace cherche à défendre sa foi et ses coutumes, et QU'ELLE A MILLE FOIS RAISON.

» Et l'avenir s'annonce sous les couleurs les plus sombres. Sévir, comme d'aucuns le conseillent, frapper à tort et à travers, taxer de mauvais patriote et de bochophile quiconque n'accepte pas toutes les iniquités au cri de « Vive la France! », pratiquer ouvertement l'anticléricalisme sous le fallacieux prétexte que ce sont surtout les catholiques (clergé en tête) qui « protestent », ce serait très exactement faire le jeu des extrémistes. Nous connaissons en Belgique cette mentalité néfaste de patriotards qui, ne comprenant rien à la question flamande, n'ont fait depuis la guerre qu'apporter de l'eau au moulin séparatiste.

» D'autre part, dire aux Alsaciens, comme le fait M. Poincaré, vous êtes des Français égaux à tous les Français, envoyez au Parlement des élus selon votre cœur, ils collaboreront comme, et avec, les élus de toute la France au gouvernement de la République, dire cela n'est pas une solution non plus car que pourraient quelques députés catholiques alsaciens noyés dans une Chambre en majorité anticléricale?

» Alors, l'Alsace vient d'être, non plus des modérés, parce que la modération n'a conduit à rien, mais des violents. Qu'obtiendront-ils?... C'est le secret de demain...

» Ce qui est certain, c'est que la III^e République perdra l'Alsace si elle ne sait pas pratiquer là-bas une politique différente de celle qu'elle impose aux autres provinces françaises. Il ne pourrait en être autrement que si, d'abord, l'Alsace était déchristianisée. Et voilà pourquoi tous les catholiques, qui professent que la Foi est l'essentiel de ce que possèdent les peuples comme les individus, espèrent que l'actuelle politique française sera tenue en échec dans les marches de l'Est... »

(1) M. Charles Maurras.

qualifiait, hier encore, de comique — vous semble, à vous, une solution?

4. « Alors, ai-je ajouté, l'Alsace vient d'être, non plus des modérés, parce que la modération n'a conduit à rien, mais des violents. »

» Simple constatation? Est-elle vraie ou fautive? Ces violents sont d'ailleurs d'excellents catholiques et il est regrettable que vous n'ayez pas publié le texte que citait mon premier droit de réponse et où un Français patriote rappelait que « les déclarations » constantes (des chefs autonomistes), montrent que la défense des libertés religieuses était au premier plan de leurs préoccupations, mais que leur vue autonomiste, erronée peut-être, excluait vigoureusement tout séparatisme. »

5. « Ce qui est certain, c'est que la III^e République perdra l'Alsace, SI... »

» Tout de même, Monsieur le Directeur, il est impossible que vous ne sachiez pas que d'ardents patriotes français ont dit et écrit, dès 1919, que : « La République ne saura pas garder l'Alsace! » Et ils n'ajoutaient, eux, aucun si...

» Alors pourquoi insinuer ma prétendue francophobie et la dénoncer à des amis français qui... pensent peut-être comme moi?

6. « Et voilà pourquoi tous les catholiques qui professent que la Foi est l'essentiel de ce que possèdent les peuples comme les individus, espèrent que l'actuelle politique française sera tenue en échec dans les marches de l'Est. »

» Autre texte destiné à signaler à vos lecteurs : « les singulières » tendances de la Revue catholique des idées et des faits et à faire bondir d'indignation les écrivains belges patriotes qui y collaborent et les conférenciers français qui « s'ils étaient exactement informés hésiteraient certainement à accepter un tel » patronage. »

» Mais veuillez donc dire clairement si, oui ou non, la Nation belge et son directeur, ESPÈRENT ou REDOUTENT que l'ACTUELLE politique française sera tenue en échec dans les marches de l'Est...

» Si vous l'espérez, pourquoi me faire grief du même espoir? Que si vous le redoutiez, je dénoncerais votre sectarisme et votre « politique de gauche » à tous les Français de droite qui croient que vous partagez leurs idées et tout particulièrement aux conférenciers qui ont parlé et parleront à Bruxelles, sous les auspices de la Nation belge et qui, alors, « s'ils étaient exactement informés » hésiteraient à accepter un tel patronage...

» Ce qu'il y a, Monsieur le Directeur, c'est que votre « lecteur » du 2 juin vous a mis dans un mauvais cas. Au fond, si je suis bien informé, vous pensez comme moi sur l'Alsace, et croyez bien que je me réjouis de cet accord, mais pour sauver la face vous faites la diversion classique, mais pas très digne de m'attaquer en m'attribuant des idées que je n'ai jamais eues.

» Si vous n'étiez pas revenu à la charge, j'aurais eu la charité de ne pas insister.

» Vos accusations de déloyauté (car jouer double jeu, c'est bien être déloyal, n'est-ce pas?) et de francophobie, vos insinuations au sujet de mon patriotisme, qui prétend n'avoir de leçon à recevoir de personne, tout cela me force à exiger la publication de la présente lettre, aux conditions fixées par la loi à la place où ont paru les attaques.

» Je tiens à ajouter, Monsieur le Directeur, que je suis résolu à défendre mon bon droit jusqu'au bout et à obtenir justice pour le préjudice moral que vous avez essayé de me causer. C'est vous dire que si la Nation belge n'insère pas cette lettre dans les délais légaux, je m'adresserai aux tribunaux.

» Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, mes salutations distinguées. »

Nous poursuivons par les voies légales l'insertion de ce droit de réponse, sous réserves des dommages qu'a cherché à nous causer le « journal quotidien d'union nationale ».

* * *

Le 24 juin le Temps publiait en première page une lettre de son correspondant particulier à Bruxelles qui continuait la manœuvre de la Nation belge. Il y était parlé de notre « apologie de l'autonomisme alsacien!! » La conclusion révélait l'origine des

renseignements que le correspondant du *Temps* adressait à son journal :

Ces opinions de prêtres belges, qui soutiennent en Belgique la politique flamingante et qui, à l'extérieur, négligent de tenir compte du fait que les prêtres autonomistes sont en révolte ouverte contre l'évêché de Strasbourg, sont isolées et ne représentent pas l'opinion de l'immense majorité des Belges.

Mais il importe néanmoins de les signaler, d'autant plus que l'abbé Van den Hout, directeur de la *Revue catholique*, est également le directeur des grandes conférences catholiques « Cardinal Mercier » et que, à ce titre, il a su faire venir en Belgique les plus hautes personnalités françaises du monde politique, de l'armée et des lettres. Il est bien certain que celles-ci pourront difficilement, à l'avenir, donner des conférences à Bruxelles, sous le patronage de ceux qui n'hésitent pas à s'immiscer dans la politique intérieure française pour prendre parti pour l'autonomisme alsacien contre la France.

Le 26 juin, nous adressions au directeur du *Temps* une lettre que ce journal n'a pas insérée. La voici :

« Bruxelles, le 26 juin 1928.

« MONSIEUR LE DIRECTEUR,

« Votre bonne foi a été surprise et sans doute aussi celle de votre correspondant ici. La note qu'il vous a fait insérer dans le *Temps* de dimanche dernier sous le titre : « *La revue catholique belge et les affaires d'Alsace* » fait écho à des articlets tendancieux publiés par un quotidien bruxellois qui me cherche querelle pour des motifs assez peu avouables et qui n'ont rien à voir avec la question d'Alsace. Je défère d'ailleurs ce journal à nos tribunaux pour obtenir réparation du préjudice qu'il a cherché à me causer.

« Voilà trois semaines que j'ai défié son directeur de démontrer que *La Revue catholique des idées et des faits*, avait fait l'apologie de l'autonomisme alsacien. J'attends toujours la preuve, comme j'attends qu'il définisse clairement mon prétendu « double jeu » comme directeur de *La Revue catholique* et comme organisateur des *Conférences Cardinal Mercier*.

« Quant à mon éditorial sur l'Alsace, si votre correspondant l'avait lu, informé comme il doit l'être de l'état des esprits ici, il reconnaîtrait que je n'ai fait qu'exprimer « l'opinion de l'immense majorité des Belges » qui, certes, n'approuvent pas les menées autonomistes et la collusion avec les communistes, mais qui déplorent profondément le malaise alsacien.

« Les catholiques de chez nous, comme les catholiques du monde entier — et ceux qui aiment la France plus que les autres — espèrent de tout leur cœur que l'Alsace sera victorieuse dans la défense de sa foi et de ses coutumes. Et qui donc niera qu'on puisse avoir pour la France la plus vive admiration et le plus grand amour, et espérer, comme l'espèrent tant d'excellents Français, « que l'ACTUELLE politique française sera tenue en échec dans les marches de l'Est? » Votre correspondant à Bruxelles ne peut ignorer à quel point les amis belges de votre pays souffrent de voir compromis, moins de dix ans après la défaite de l'Allemagne, ce beau résultat de la victoire : l'Alsace-Lorraine.

« Les dernières lignes de la lettre de votre correspondant m'obligent à rappeler que travailler au rayonnement de la pensée et de la culture françaises, comme j'ai essayé de le faire depuis dix ans par les *Conférences Cardinal Mercier* où ont surtout parlé des Français, « les plus hautes personnalités françaises du monde politique, de l'armée et des lettres » (votre correspondant oublie l'Eglise de France), laisse tout de même libre de croire que tous les événements politiques français ne servent pas également le bon renom de la France à l'étranger. Il reste permis aux amis étrangers de votre pays de trouver telle tendance ou telle décision de la politique française préjudiciable soit aux intérêts catholiques, soit à leurs intérêts nationaux, soit même aux intérêts français. Le *Temps* n'apprécie-t-il pas chaque jour les événements étrangers, non seulement pour en juger quant aux intérêts de la France, mais aussi pour les considérer du point de vue des pays en cause? Et si jamais personne ne s'immiscer dans la politique intérieure d'une autre nation que de cette façon là, les ministères des Affaires étrangères des grandes puissances feraient de notables économies!...

« Il est d'ailleurs assez piquant d'être accusé de s'immiscer dans la politique intérieure française pour avoir écrit quelques lignes dans un éditorial de revue, au moment où la presse française

consacre des colonnes et des colonnes à l'inscription de Louvain...

« Ceux qui ont informé votre correspondant ici, et qui sont trop facilement tenus à Paris pour les meilleurs alliés de la politique française en Belgique, pourraient bien desservir plus qu'ils ne servent votre influence chez nous, comme j'ai eu maintes fois l'occasion de l'expliquer, non sans succès, à de hautes personnalités françaises. Pour ne citer que le témoignage d'un mort, j'entends encore le général Mangin, descendu chez des amis, répondre à un ministre qui lui avait expliqué l'attitude de la Belgique dans une question débattue alors : « Vous avez parfaitement raison. Vous rendez service à la France en résistant!... »

« Votre correspondant parle de « politique flamingante ». Précisément dans cette question flamande si extraordinairement ignorée en France — comme d'ailleurs, hélas! dans maints milieux bruxellois!... — la grande erreur qui fait considérer tout progrès de la langue et de la culture flamandes comme préjudiciable à l'influence française en Belgique et qui s'imagine que les Belges adversaires de toute revendication flamande sont les meilleurs défenseurs de cette influence, cette erreur a nui et continue à nuire beaucoup au rayonnement spirituel de votre pays chez nous.

« Je ne veux faire appel, Monsieur le Directeur, qu'à votre courtoisie pour vous prier de publier cette lettre en première page de votre prochain numéro.

« Veuillez agréer, avec mes hommages, l'assurance de ma considération distinguée ».

* * *

Nous ne songeons évidemment pas à donner à ces incidents plus d'importance qu'ils n'en ont et nous ne nous étonnons pas outre mesure des procédés de la *Nation belge*, arbitre, non seulement du patriotisme belge, mais encore de la manière dont il sied d'être francophile chez nous. Il n'est peut-être pas mauvais que le « journal quotidien d'union nationale » (pourquoi ne pas ajouter à ce sous-titre, vu le soin qu'il prend de nous dénoncer à la vindicte des Français invités à la tribune des Conférences Cardinal Mercier : « *et de défense des intérêts français en Belgique* ») sache que nous sommes bien décidé à ne pas nous laisser faire. Nous reviendrons quand il le faudra sur sa manœuvre inspirée d'ailleurs, comme ce n'est que trop souvent le cas dans cette maison, d'animosités et de rancunes personnelles.

Quant à la question alsacienne nous pourrions aligner ici des citations caractéristiques de Français éminents et parmi eux d'excellents amis du directeur de la *Nation belge*. Borouens-nous à reproduire cinq extraits d'un important article publié dans le numéro du 20 juin des *Etudes* de Paris :

Tout en renonçant à une laïcisation immédiate et violente, on prétend bien parvenir autrement au même but. On en fait un idéal lointain, à conquérir par degrés. On se promet d'appliquer la méthode enveloppante et chloroformante qui a si bien réussi en France, de 1880 à 1914. Un technicien de la guerre au catholicisme a fixé, en pleine Chambre, les étapes principales. D'abord multiplier les écoles interconfessionnelles. Puis, amener les maîtres à déclarer que leur conscience ne leur permet pas d'enseigner le catéchisme, et que cette tâche revient au ministre du culte. Enfin, supprimer l'intervention de celui-ci et arriver de la sorte à la neutralité de l'école (1). Une fois cette question enlevée, le plus fort est fait. Le résultat naturel et escompté sera l'affaiblissement de la foi, qui permettra la suppression du régime concordataire. Dès 1921, Ernest Lavisse exposait, dans le *Temps* que le devoir de la France était de « diriger l'évolution de l'Alsace-Lorraine vers le laïcisme » et que rien n'empêcherait la réalisation de ce dessein. L'essentiel, concluait-il, est que tout le monde en Alsace sache dès maintenant qu'on tend cette évolution, que les confessionnalistes extrémistes n'arrêteront pas.

Le gouvernement français doit tenir pour certain que les demi-concessions, les habiletés politiques, resteront inefficaces tant que les Alsaciens ne seront pas rassurés sur ce qu'ils ont le plus à cœur, leur statut religieux et scolaire. On n'endormira plus leur vigilance avec des temporisations cauteleuses. M. Raymond Poincaré leur affirme qu'on ne touchera pas à leurs libertés tant qu'ils ne le demanderont pas eux-mêmes; ce palliatif ne suffit plus. Ils ne savent que trop l'inconsistance d'une promesse qui témoigne peut-être de la sagesse d'un ministre, mais ne lie pas ses successeurs. Des garanties à la merci d'un vote, c'est-à-dire d'une saute de vent, sont par

(1) Voir la brochure de Mgr RUCH, *Devoirs des catholiques de France envers leurs frères des provinces recouvrées*. Le Roux, à Strasbourg, 1926.

trop illusoirs. Tant qu'aux assurances verbales ne se joindra pas au moins la stabilité d'une loi, inutile d'espérer un retour de confiance en Alsace.

Et même un statut légal, particulier aux deux provinces retrouvées, calmerait-il les esprits? Entrons dans les sentiments de leurs habitants. Les voici sous la main d'un pouvoir centralisateur, qui a pour idéal l'absolue uniformité du pays. Ils savent parfaitement que les hommes, qui possèdent aujourd'hui ce pouvoir, tiennent par-dessus tout aux lois laïques; M. Poincaré lui-même ne se fait pas faute de le rappeler. Dès lors, une exception en leur faveur, même sanctionnée par une loi spéciale, aura toujours le caractère d'une tolérance arrachée à contre-cœur; elle va droit à l'encontre du courant général de la politique française; elle reste précaire et menacée. Il est compréhensible, et même inévitable, qu'une gêne sourde persiste chez des gens dont le trésor le plus cher n'est pas en sûreté, et qui vivent dans l'éternelle angoisse d'un veilleur exposé à une attaque de nuit.

Que faire donc? Un observateur désintéressé, guidé par la logique, n'hésiterait pas à conclure: l'Alsace et la Lorraine ne se sentiront vraiment à l'abri du laïcisme que si la France en est libérée elle-même. Tant que celle-ci sera contaminée, celles-là craindront la contagion. Voilà le fait, avec lequel devra compter toute politique réaliste; car le nœud du problème est là.

Des Alsaciens et des Lorrains eux-mêmes, que réclame la situation actuelle?

Une absolue intransigeance, disons-le bien haut, pour tout ce qui touche à leur statut religieux et scolaire. Sur ce point, ils sont décidés à se défendre dans toute la mesure de leurs forces; on ne saurait trop applaudir et soutenir cette résistance. Quand on leur parle de ce sujet, on a tôt fait de constater qu'au premier coup de sonde, on touche le roc. Puisse le roc ne se laisser jamais entamer. Il sera peut-être le point d'appui que, depuis Archimède, on cherche pour soulever le monde; le monde des âmes sera peut-être, en France, libéré d'une législation persécutrice par l'irréductible tenacité de l'Alsace-Lorraine.

Disons-nous bien que ce qui fait le tragique du conflit, c'est que, derrière la France, les Alsaciens voient le laïcisme, et que, derrière l'autonomisme alsacien, les Français voient l'Allemagne. Il est aussi injuste de trouver le poison laïque dans toute manifestation de la culture française que de dénoncer un agent allemand en tout autonomiste alsacien. Mais ces généralisations outrées frappent l'imagination populaire, enveniment la querelle et peuvent amener une catastrophe. Il est impossible de faire un pas vers l'apaisement tant qu'on ne les aura pas combattus.

Concluons. Combattre l'Eglise, soit en Alsace-Lorraine, comme le réclament des journaux de gauche aux vues politiques bien sommaires, soit à l'intérieur, comme le font avec plus ou moins de virulence les champions des lois laïques, c'est jeter de l'huile sur le feu, c'est aller à l'encontre des intérêts les plus évidents de la patrie, c'est encourager les espoirs de gens tout prêts à provoquer une séparation, qui, pour être moins sanglante que celle de 1870, n'en serait guère moins désastreuse. Défendre en France les intérêts catholiques, c'est travailler à briser, dans la main des adversaires, leur arme la plus sûre.

Pour ce qui est de la note du *Temps* (sur les origines bruxelloises de laquelle il faudra peut-être revenir aussi) et en général de ceux qui, en France, prennent la mouche dès que l'on ne trouve pas excellent tout ce qui se passe chez eux, ils nous permettent de leur dire que le rayonnement spirituel de leur pays ne peut que souffrir de cette exigence qui veut que l'on confonde admiration de la France et approbation de la politique française du moment. Il faudrait aussi que l'on comprit mieux à Paris que les amis les meilleurs et les plus utiles de l'influence française à l'étranger ne sont pas nécessairement les quémandeurs de rubans, de rosettes ou de cravates, pour ne signaler aujourd'hui que ce moyen-là de « propagande »...

Soulignons enfin en terminant, combien il est regrettable que le directeur de la *Nation belge* ne songe jamais à s'indigner de l'immixtion constante de certains journaux français dans des problèmes de politique intérieure belge. Lui qui prétend prêcher sans relâche le patriotisme intégral et inculquer chaque jour à ses lecteurs la fierté nationale. Mais non, il est autrement urgent et important d'appeler sur un compatriote — fut-ce en le calomniant!... — certaines... rigueurs du Quai d'Orsay car c'est bien à cela que tend la manœuvre n'est-ce pas?

Domage que le directeur de la *Nation belge* l'ait si mal accroché, puisque nous le défions bien de démontrer qu'il pense autrement que nous sur le problème alsacien...

Il ne sera pas sans intérêt de revenir sur tout cela, et sur certains à-côtés, quand la manœuvre se précisera.

Abbé R. G. VAN DEN HOUT.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Le VIII^e Centenaire de l'Abbaye de Grimberghen.

Quelle splendide floraison d'abbayes et de couvents a surgi de notre sol du X^e à la fin du XIII^e siècle! Cisterciens, Norbertins, Ordres mendiants, surtout les Frères Mineurs, enfants de saint Bernard, de saint Norbert, de saint François, de saint Dominique se répandent dans toutes nos provinces avec une fertilité étonnante.

Au grand mouvement de renaissance religieuse qui se propage par la vie monastique, la Belgique a une grande part. A s'en tenir au douzième siècle, les deux ordres de saint Bernard et de saint Norbert prennent ici une large et rapide expansion. Et même, pour avoir leur berceau en France, les Prémontrés ont trouvé chez nous leur premier abbé et leur véritable législateur dans le B. Hugues de Fosses. Après l'élevation du saint fondateur sur le siège de Magdebourg en 1126, celui qui fut son premier disciple, son vicaire, son compagnon de route, puis son successeur, fut vraiment l'âme de l'Ordre.

C'est sous son généralat, la première année de son gouvernement personnel, en 1128, que fut créée l'abbaye de Grimberghen, du vivant de saint Norbert, sans doute, auquel elle a droit de se rattacher, mais manifestement sous l'inspiration directe du B. Hugues de Fosses.

De son huitième centenaire, Grimberghen peut être justement fière, le Brabant, la Belgique s'enorgueillit avec elle, la plus ancienne maison norbertine encore existante.

Je redis ailleurs, (*Revue générale*, du 15 juillet) les fastes de la célèbre abbaye brabançonne, ses vicissitudes, ses revers et ses triomphes, la longue lignée de ses abbés, sa destruction stupide et barbare, sa résurrection. C'est son institution même que je vou lrais mettre ici en lumière, l'idée qui s'est incarnée en elle et qui n'a cessé d'en être l'inspiratrice.

Qui n'a été frappé de l'extraordinaire développement pris par la vie monastique au début du douzième siècle? L'Eglise se refait, si j'ose dire, par des élites qui infusent une vigueur nouvelle à l'organisme, qui font réapparaître dans sa pureté primitive l'idéal évangélique dont la faiblesse humaine déchoit au cours des âges. C'est la mission des Ordres religieux qui rassemblent ces élites, les organisent, de ranimer, de faire resplendir, sous l'un ou l'autre aspect, l'éternel Evangile, qui se voile à certaines époques sous les vapeurs des passions.

Au XII^e siècle, Pierre le Vénérable renouvelle la vie religieuse à Cluny, saint Bernard, cet homme prodigieux qui semble plus tenir du ciel que de la terre, rétablit à Clairvaux les plus pures traditions de la vie cistercienne. Les élites elles-mêmes ont besoin de s'épurer.

Mais cette idée féconde fermente et bouillonne au douzième siècle. Elle déborde l'ordre monastique. Ne voit-on pas Gérard de Tenque et Hugues des Payens plier à la discipline du moine une élite de soldats dans les ordres militaires? Parallèlement, Guillaume de Champeaux et saint Norbert entreprennent de grouper sous une règle, pour régénérer le sacerdoce, une élite de prêtres, les Victorins et les Prémontrés.

Je crois que le plus ardent souci de la Papauté fut toujours de purifier le sel de la terre, d'intensifier la lumière du monde, je veux dire de sanctifier le clergé. Les Papes du XI^e siècle, ces athlètes de la discipline et de la morale, ces sauveurs de la civilisation, ne se sont pas bornés à extirper la simonie qui corrompait le sanctuaire, à lutter avec acharnement contre l'esclavage des investitures qui enchaînaient la sainte liberté de l'Eglise. Ils n'ont cessé, les Alexandre II, les Grégoire VII, les Urbain II, de tirer le prêtre d'un isolement fatal, d'encourager la vie commune du clergé auprès des églises auxquelles il était attaché. Sous leur impulsion, de saints prêtres s'employèrent à restaurer une antique Règle des Apôtres et surtout les constitutions que le saint évêque d' Hippone avait données à la communauté groupée autour de lui ou celles que saint Chrodegang avait promulguées, au VIII^e siècle, à Metz.

Réformes partielles, peu efficaces. L'action directe des moines, par exemple, des moines de Cluny, si puissante sur les évêques formés à leur école, imprégnés de leur esprit, ne fut guère opérante sur le clergé. Pourquoi? A cause de la rivalité du monastère et de la paroisse, à cause des conflits entre réguliers et séculiers. Il faut bien reconnaître que les séculiers auxquels souvent on substituait des moines à la tête de certaines églises, voire de cathédrales, devaient être peu disposés à recevoir l'influence de ceux qui les supplantaient. Le clergé hiérarchique se cabrait contre le clergé monastique auquel, comme dérivant de l'ordre laïque de l'Eglise et non de la cléricature, il déniait le droit de régir les âmes, de gouverner une portion du troupeau. Il est clair, après cela, que les clunistes ne pouvaient atteindre par le rayonnement de leur apostolat les rangs inférieurs du corps ecclésiastique.

De là naquit l'idée d'infuser directement au clergé l'esprit monastique, sans nulle intervention des moines. C'était rencontrer la pensée des papes. Vous opposez l'ordre canonique à l'ordre monastique. Soit! Mais, vous aussi, clercs de paroisses, de cathédrales, acceptez une règle, ne restez pas exposés aux périls de la liberté individuelle, régularisez-vous, devenez « chanoines réguliers »!

Chanoine, primitivement et étymologiquement, signifie prêtre inscrit au canon d'une église, attaché à une église. La réforme s'adresse tout d'abord aux membres des chapitres cathédraux, puis à tous les prêtres chargés du service pastoral, sous l'autorité de l'évêque.

A qui revient l'honneur d'avoir conçu le premier et réalisé le type du chanoine régulier? L'histoire répond: à Guillaume de Champeaux (1070-1121) qui fonda l'Ordre des chanoines réguliers dits de Saint-Victor dans la petite chapelle de Saint-Victor, non loin des bords de la Seine. Toutefois, avant tout, homme de science et d'étude, Guillaume de Champeaux a imprimé son caractère personnel à son œuvre qui combinait la célébration de la liturgie, aux heures canoniques du jour et de la nuit, avec le travail intellectuel, même le travail manuel, surtout celui de la transcription des manuscrits.

L'idée du chanoine-régulier, proprement dit, unissant la vie apostolique à la vie contemplative et canoniale, ne me semble vraiment réalisée que par saint Norbert.

Il est le créateur du prémontré qui concentrera toutes ses activités dans sa sanctification personnelle par la célébration de la liturgie et dans l'apostolat par le ministère des âmes, souvent même par le ministère pastoral.

Il a rêvé de nombreuses phalanges de prêtres, revêtus de la robe blanche, comme les anges, austères comme des moines, rivalisant avec eux de promptitude dans l'obéissance, au premier signe de leur maître tombant à genoux pour se faire pardonner le moindre écart de parole, observateurs rigoureux du silence, même au milieu d'une foule agitée et bruyante, restant étroitement unis à Dieu par la psalmodie sacrée revenant à chaque heure, brûlants de zèle pour le salut des âmes qu'ils entraînent à leur suite dans les voies de la vie chrétienne, moins encore par leur prédication que par le spectacle de leur vie.

Ces communautés d'élite partout répandues rayonneront sur tout

le corps sacerdotal, le clergé se reformera, en se monastiquant, si j'ose dire.

Quel était ce Norbert que l'admiration de son siècle a presque égalé à saint Bernard, que l'illustre Abbé de Clairvaux, qui domine tout son siècle, n'hésitait pas à regarder comme son maître?

Un grand seigneur allemand, de la Cour de l'empereur Henri V, son parent ou, entré dans la cléricature par des vues humaines, il s'adonnait, dit un historien, à tous les vices déliés dont les courtisans se font gloire. Il eut, littéralement, son chemin de Damas. Foudroyé, il tomba voluptueux, et se releva pénitent, apôtre, prédicateur. Il a parcouru notre Hainaut et toute la France, en vrai héraut de la parole de Dieu, en vainqueur des âmes, si bien que, à son approche annoncée, on quitte tout, les bergers mêmes leurs troupeaux, pour voler au devant de lui.

Mais contre la marée des vices, il est seul, il veut se multiplier, il se multiplie, en effet, en s'associant des prêtres taillés sur son patron, modelés à son image. Il les réunit dans le couvent que lui bâtit Barthélémy de Vir, évêque de Laon, en pleine forêt de Coucy, en cette vallée solitaire qui s'appelait le pré montré, *Pratum monstratum*, et qui a donné son nom à l'ordre norbertin. C'était le jour de Noël 1121.

Mais il n'était pas seul, il avait à ses côtés un de nos plus illustres compatriotes, un Liégeois, car Fosses était alors au diocèse de Liège, Hugues que Norbert avait rencontré deux ans auparavant, en 1119, à Valenciennes, et que lui avait présenté Burchard, évêque de Cambrai, à la maison épiscopale duquel Hugues de Fosses était attaché. En toute vérité, voilà le co-fondateur de Prémontré.

Il est rapporté, en effet, que les premiers religieux groupés par Norbert étaient hostiles au choix du lieu qui cependant avait été désigné par la Sainte Vierge. Notre Seigneur lui-même apparut au B. Hugues pour le ratifier et cette vision du crucifix de Prémontré, qui fixa définitivement le berceau de l'Ordre, restera célèbre dans l'iconographie norbertine.

Et, aussitôt, la Belgique reçoit la bonne semence, qui lèvera en une opulente moisson. Après Prémontré, c'est Floreffe qui sera, dès 1121, la première maison norbertine, puis Bonne-Espérance et Saint-Feuillen de Reulx, en 1125, l'année même, je pense, où le pape Honorius II approuve solennellement l'Ordre. Ces abbayes ont disparu mais Grimberghen, au cœur de ce Brabant autour duquel se cristalliserait la Belgique, a la gloire d'être restée debout depuis 1128. Parc la suit d'un an, Heylissen, Averbode et Tongerlo sont nées en 1130, Saint-Nicolas de Furnes en 1135, Ninove en 1137, Tronchieux en 1138, Diligheim et Jette en 1140, Lefse en 1152.

Sous le gouvernement de Hugues de Fosses, plus de 100 monastères d'hommes et de femmes furent fondés en divers pays. Cette rapide extension et la renommée de sainteté de l'Ordre lui valurent, de la part des Souverains Pontifes, d'innombrables faveurs spirituelles et temporelles, de la part des rois de France, Louis le Gros et Louis VII, des dons de leur munificence.

Hugues de Fosses, le réel créateur de Grimberghen et de nos abbayes norbertines mourut le 10 février 1164. Inhumé en l'église de Prémontré, « reconnu » à la suite du parfum suave qu'exhalait sa tombe, et transféré en 1279 devant l'autel, il fut enfin, en 1660, déposé en un endroit plus honorable.

Comme le fait vient d'être proclamé par la S. Congrégation des Rites, qui a rendu son décret de reconnaissance de culte immémorial, le 5 juillet 1927, Hugues n'a cessé d'être invoqué sous le titre de bienheureux ou de saint, représenté avec une auréole, ses reliques révérees, son nom inscrit au Martyrologe de l'Ordre, avec la pleine approbation des autorités ecclésiastiques.

Très intéressant détail: le corps du B. Hugues, qui de 1794 à 1896 fut caché dans l'église de Bassoles, transféré à cette date en la cathédrale de Laon où il reposa jusqu'en 1910, revint à l'église de Bassole et Brancourt, en 1910, où il demeura enfoui sous les ruines pendant la guerre, Il a été retrouvé, grâce à l'intervention de Mgr Heylen, resté si ardemment attaché à son Ordre, et sa conservation fut assurée par les soins du pieux prélat.

Hugues de Fosses, béatifié par équipollence par Pie XI, revit avec gloire, en même temps et au même titre que son maître, saint Norbert, canonisé par équipollence par Clément X en 1672, dans l'Ordre qu'ils ont fondé, arrosé de leurs sueurs, immor-

talisé par leurs vertus. Partagé en cinq provinces ou circaries, comprenant 42 abbayes, prieurés ou prévôtés, il comptait d'après le recensement de 1920, 1033 religieux, prêtres et convers sous le généralat du Révérendissime Gommaire Crets, abbé d'Averbode.

Il a des évêques à Namur, au Danemark, il s'est taillé sa grande part dans le champ des Missions, à Madagascar, au Canada, aux Etats-Unis, au Brésil, aux Indes Anglaises.

De toutes les positions qu'il occupe, les regards de ses enfants se tournent avec le sentiment d'une gratitude émue vers Grimberghen, au cœur du pays brabançon, la plus ancienne maison norbertine encore existante, où se conserve dans toute sa pureté l'esprit des saints fondateurs.

A cette allégresse de l'admiration et de la reconnaissance envers la célèbre abbaye, foyer de science et de vertus, rayonnant sur notre pays depuis huit cents ans, comment la catholique Belgique ne s'associerait-elle pas tout entière, en lui souhaitant de nombreux siècles encore de vitalité religieuse ?

J. SCHYRGENS.

FRANCE

Les Jésuites et la Congrégation

D'un article du R. P. Y. de la Brière dans les Etudes du 5 juillet :

Le centenaire des ordonnances de 1828 est, du même coup, le centenaire de l'une des plus extravagantes campagnes de presse où l'anticléricalisme ait scruté les insondables profondeurs de la sottise et de la crédulité humaines.

Durant les quatre années qui précédèrent les ordonnances, quatorze éditions se succédèrent du trop fameux pamphlet *Monita secreta* de la Compagnie de Jésus, ou *Instructions secrètes des Jésuites*. De manuel enseigne l'art de capter la faveur des grands de la terre et surtout de capter l'héritage des veuves riches ou la dot des non moins riches héritières. Pastiche assez vulgaire des formules les plus courantes de l'Institut de la Compagnie, les *Monita secreta* portent dans leur rédaction même l'indice facilement reconnaissable d'une supercherie audacieuse. Les conseils de cynisme et de malhonnêteté sont multipliés avec une lourdeur de trait, une accentuation exagérée, une insistance inutile, qui accusent le procédé artificiel, le grossissement théâtral et qui défont toute vraisemblance psychologique. D'autre part, les preuves testimoniales les plus solides permettent de discerner l'auteur, le temps, le lieu, le motif, de la mystification. Les critiques protestants et rationalistes ne sont pas moins formels à en convenir aujourd'hui que les amis de la Compagnie de Jésus. L'auteur, un certain Jérôme Zahorowski, écrivait ce libelle à Cracovie, en 1614, pour se venger de l'Ordre des Jésuites, d'où l'on avait été contraint de l'exclure comme intrigant dangereux et cerveau malade. Il est inouï qu'un pamphlet aussi grossier ait été pris au sérieux et constamment réédité pour révéler au monde le secret plein d'horreur de la morale authentique des Jésuites. C'est vraiment le cas de dire que l'on s'est moqué du peuple.

L'opération continue. Durant plusieurs jours consécutifs, à partir du 20 juin 1928, l'*Ère nouvelle*, « organe de l'Entente des Gauches », vient de publier intégralement une nouvelle traduction française (soigneusement collationnée) des *Monita secreta Societatis Jesu*. L'honneur de l'entreprise appartient à un nommé Charles Vaudet, l'un des protagonistes du mouvement de la Libre Pensée. Les frères et amis, notamment les instituteurs anticléricals, qui sont lecteurs de l'*Ère nouvelle*, devront débiter dans leurs cercles et groupements respectifs les meilleures pages du document prestigieux dont ils reçoivent la communication précieuse, en

vue des futures polémiques locales et des propagandes opportunes.

L'arme empoisonnée des *Monita secreta* est devenue moins dangereuse aujourd'hui qu'autrefois, car ce genre de littérature, s'adressant actuellement à un monde plus blasé, pique beaucoup moins la curiosité populaire. Quant aux colporteurs eux-mêmes, ils sont encore moins excusables que leurs devanciers du vieux temps, car ils ont désormais sous les yeux le témoignage compétent, fomal et désintéressé, des spécialistes de la critique historique les moins suspects d'être inféodés à l'ultramontanisme. Tel l'ouvrage renommé de Broehmer, sur *les Jésuites*, dont Gabriel Monod publiait, en 1910, chez Colin, la traduction française, avec une Introduction où chacun pouvait lire :

Les critiques protestants qui ont étudié de près cette question, Gieseler, Huber, Tschackers, Nippold, Harnack, tous adversaires de la Compagnie, sont d'accord pour reconnaître que l'attribution des *Monita secreta* au chef de l'Ordre des Jésuites est une fable insoutenable. Il est déjà assez fâcheux pour eux qu'ils aient été obligés de pérudier avec indignation et à maintes reprises cette attribution et que des historiens graves aient à prendre ce pamphlet au sérieux. (P. LXX.)

Un autre souvenir évoqué par le centenaire des ordonnances de 1828 est tout le tapage qui fut alors soulevé, dans la presse anticléricalle, autour de cette association de piété chrétienne et de zèle apostolique dont le spectre demeura légendaire pendant plusieurs générations successives : la Congrégation.

Elle passa pour avoir enrôlé jusqu'à quarante et cinquante mille membres, monopolisant toutes les places avantageuses et toutes les fonctions influentes. Cette armée de dévots et de fanatiques aurait mobilisé, sous le commandement et la férule des Jésuites, tout le personnel politique du gouvernement de la Restauration, au temps du ministère Villèle. Par la Congrégation, les Jésuites auraient été les maîtres absolus de la France.

Ici encore, la fantaisie des pamphlétaires et la crédulité du public bourgeois et populaire atteignirent des proportions exorbitantes. Beaucoup plus tard, l'histoire vraie de la Congrégation sera objectivement reconstituée, sur pièces authentiques, dans un ouvrage définitif qui aura fondé la réputation d'historien de M. Geoffroy de Grandmaison : *La Congrégation (1801-1830)*, avec préface du comte Albert de Mun (Paris, Plon, 1889. In-8). Dirigée avec maîtrise par le R. Ronsin, qui avait eu lui-même pour prédécesseurs, entre 1801 et 1814, le P. Delpuits, M. Duclaux, l'abbé Philibert et Bruillard et l'abbé Legris-Duval, la Congrégation avait reçu, en 1828, un effectif de treize cent quarante-neuf adhésions, depuis l'origine. A la Congrégation parisienne avaient été régulièrement affiliées soixante autres Congrégations de jeunes gens, constituées avec les mêmes statuts dans les principales villes de province. Beaucoup de congréganistes occupèrent des situations marquantes dans les diverses carrières ou fonctions correspondant à leurs titres personnels et à leur milieu social, ce qui était fort naturel pour une élite intellectuelle de la jeunesse française sous un gouvernement ami. Néanmoins, très peu de congréganistes remplirent dans l'Etat des fonctions de première importance : la plupart d'entre eux n'étaient, d'ailleurs, pas d'âge à y prétendre. Un nombre considérable d'autres congréganistes étaient et restaient de condition et de milieu modestes, sans que la différence de rang social fût jamais prise en considération dans leurs rapports réciproques à l'intérieur de la Congrégation. Rien de plus fallacieux que de décrire pareille association comme un syndicat d'avancement mutuel ou comme préoccupée d'intervention quelconque dans les affaires politiques et temporelles.

En réalité, la Congrégation de la Sainte-Vierge fut, au milieu d'une société encore toute pénétrée de voltairianisme, un foyer ardent de prière, de piété, de zèle. Aux exercices religieux, aux instructions spirituelles, se joignirent les œuvres de charité, les travaux de l'apostolat, sous toutes les formes accessibles aux congré-

ganistes, en tenant compte de leur âge, de leurs conditions respectives, de leurs obligations studieuses ou professionnelles. Une élite de jeunes catholiques croyants, pratiquant et militants se trouva constituée par la Congrégation et accomplit méritoirement le même effort qui allait se réaliser, quelques années plus tard, avec plus d'ampleur et au milieu de circonstances nouvelles, par les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul.

Dans les huit petits séminaires dirigés par les Jésuites, l'on créa pareillement des Congrégations de la sainte Vierge, qui tendaient à constituer parmi les élèves une élite active pour la piété, pour la charité, pour l'apostolat. L'ouvrage déjà cité du P. Burnichon contient des pages intéressantes sur l'aspect que prirent alors les Congrégations de collégiens.

Ce fait nous remet en présence de la substitution du régime de l'internat au régime préexistant de l'externat, qui était universel ou prépondérant dans les collèges de l'ancien régime. Alors que l'externat était la règle commune, les Congrégations mariales prenaient, pour les meilleurs élèves, une importance beaucoup plus apparente. Leur domicile était en ville, dans leur famille ou chez l'habitant, et ils ne venaient au collège que pour la durée des exercices scolaires. Le reste de leur existence échappait à l'action morale, au moins directe et immédiate, du collège et de ses maîtres. Les seuls élèves, sur lesquels pouvait s'exercer avec plus de profondeur l'influence éducatrice du collège, étaient ceux qui appartenaient à la Congrégation de la Sainte-Vierge. Non seulement la Congrégation les ramenait au collège pour certains exercices supplémentaires et périodiques, mais la Congrégation jouait un rôle marquant dans leur formation morale et même dans leur éducation intellectuelle. Les réunions et instructions de piété rendaient plus profonde l'initiation théorique et pratique à la vie intérieure, au progrès spirituel et religieux. Elles avaient pour compléments des pratiques de charité envers les pauvres et de zèle apostolique. Mais c'est aussi entre congréganistes qu'étaient constituées, classe par classe, les académies, qui tendaient à perfectionner, dans une élite, les qualités intellectuelles, la formation littéraire. Bref, la Congrégation mariale rendait aux jeunes externes des collèges d'autrefois le même genre de services que rendent aujourd'hui aux étudiants catholiques de nos Facultés

les associations pieuses, avec conférences littéraires ou académiques, dont ils sont membres.

Lorsque, depuis 1814, les établissements religieux d'instruction secondaire devinrent surtout des internats (ou même des demi-pensionnats), le rôle distinctif de la Congrégation mariale semblait moins clairement déterminé. Par le fait même que les élèves passaient leur existence (ou leur journée) tout entière dans l'atmosphère du collège, les diverses influences religieuses et intellectuelles s'exerçaient sur eux par l'action permanente du milieu, par le contact régulier avec leurs éducateurs. On pouvait donc hésiter sur l'opportunité de faire revivre, en de telles conditions d'atmosphère chrétienne, une institution telle que la Congrégation, car son bienfait le plus visible avait été de répondre, dans les externats d'antan, à des besoins spirituels qui allaient trouver leur satisfaction abondante, pour tous les pensionnaires, dans les internats nouveaux. Cependant, les Jésuites attachèrent grande importance à restaurer et à remettre en honneur les Congrégations de la Sainte-Vierge dans leurs petits séminaires du temps de la Restauration. Le but primordial de l'institution demeurait toujours actuel, toujours opportun : créer une élite spirituelle dans la jeunesse studieuse et préparer cette élite pour les plus nobles dévouements au service du Christ et de l'Eglise.

Nombreux sont les détails caractéristiques, dans l'ouvrage du P. Burnichon, sur l'activité des Congrégations mariales à Saint-Acheul. Les congrégations joignirent aux pratiques de piété, comme aux bons exemples dans la vie scolaire, l'exercice collectif de la charité envers les malheureux. Aux jours de promenade, ils faisaient, par groupes, la visite des prisonniers, des malades aux hôpitaux et des pauvres à domicile. Le P. Louis de Bussy préluda excellemment à une carrière apostolique, qui demeura toujours féconde, par la direction, au séminaire de Saint-Acheul, de la Congrégation de la Sainte-Vierge. Ainsi comprise et ainsi conduite, cette institution formait vraiment, à l'intérieur d'un pensionnat chrétien, une phalange d'élite, précieuse pour le présent et riche de promesses pour l'avenir.

Les Congrégations mariales conservèrent donc une place importante dans la tradition des internats ecclésiastiques et religieux au dix-neuvième siècle.

Michel Swartenbroeckx

Agent de change agréé

35, rue de la Loi, 35, BRUXELLES (Q.-L.)

TOUS ORDRES DE BOURSE

TERME & COMPTANT

Téléphones : 392.70 et 71

POUR VOS **PÈLERINAGES** A

Lourdes : 13 août, 23 août, 4 septembre, etc...

Lisieux : 29 juillet, 19 août, etc...

Limpas, Loyola : 30 juillet, 20 août, 11 septembre.

Jerusalem : le « NATIONAL BELGE », 21 août

ET VOS

VOYAGES A L'ÉTRANGER

Voyages de Noces - Voyages particuliers - Excursions accompagnées

Demandez programmes et renseignements gratuits à **M. CAUCHIE** Directeur de

« **LES GRANDS PÈLERINAGES** »

23, avenue du Mont-Kemmel, BRUXELLES Tél. 458.31